

*Patrick Cintas*

# Aliène du temps

roman

N° 14

*Masse critique*

# *RAL, M*

Revue d'art et de littérature, musique

© février 2025 Patrick Cintas

publié dans les pages de la RALM  
*Revue d'Art et de Littérature, Musique*  
[www.ral-m.com](http://www.ral-m.com)

**Patrick Cintas**

# **Aliène du temps**

Prologue.....	2
Chapitre premier.....	3
Chapitre II.....	8
Chapitre III.....	13
Chapitre IV.....	18
Chapitre V.....	22
Chapitre VI.....	29
Chapitre VII.....	35
Chapitre VIII.....	41
Chapitre IX.....	47
Chapitre X.....	54
Chapitre XI.....	62
Chapitre XII.....	66
Chapitre XIII.....	71
Chapitre XIV.....	79
Chapitre XV.....	83
Chapitre XVI.....	87
Chapitre XVII.....	93
Chapitre XVIII.....	100
Chapitre XIX.....	106
Chapitre XX.....	113
Chapitre XXI.....	122
Chapitre XXII.....	130
Chapitre XXIII.....	136
Chapitre XXIV.....	144
Épilogue.....	152

Un homme regagnait les bas-fonds de sa vie...  
*Tombeau d'Orphée* – Pierre Emmanuel.

## Prologue

Voici la traduction en vers, et en sonnets, d'un petit roman que son auteur m'a laissé en héritage. Ne sachant qu'en faire, comme il est d'usage quand un auteur est un inconnu, je l'ai traduit. Oh non pas d'une langue étrangère, mais dans une autre langue, étrange. Étrange parce qu'elle n'appartient plus à la poésie d'aujourd'hui qui ne s'écrit plus en vers. Notre époque est retournée aux temps antiques où la rime était vouée à la chanson, au mieux. Ainsi disons que ce qui suit est plutôt une chanson qu'un roman. Et pourtant c'est un roman, comme la terre tourne à l'instar de nos têtes.

L'auteur

## Chapitre premier

Un probable tombeau à quelque pas de là.  
L'enfance contemplait la toile d'araignée  
À l'équerre du toit où peut-être une fée  
Promettait au futur au moins un Walhalla.

Pas un épanchement malgré le postulat.  
Des croisillons à l'ombre et le sombre nymphée  
Qui abolit le temps et agite l'idée.  
La pluie révèle en bas-reliefs les *insulas*.

Et la boue de tes pieds, tavelée de nabras,  
Éparpille alentour les émaux et camées  
D'une ancienne rengaine à jamais envolée.  
L'animal qui te suit feule et le coutelas

Menace les voisins loin de nos *aulas*  
Où rutille saignant l'argent de tes trophées.

On enterrait encore à l'aube d'un printemps  
Qui éloignait de toi toute trace de rêve.  
C'était après la nuit comme le jour achève  
D'une seule fraction tes travaux de titan.

À ce point de rencontre au moins un habitant  
D'une voix de luciole évoque la vie brève

Et l'immobilité comme la parascève  
De ceux qui ont connu plus que l'Homme le Temps.

Suis tes pas sans personne à l'ombre qui t'attend.  
La statue représente Hélène qu'on enlève,  
Roman interminable, incessantes relèves,  
Car la Bête à tes pieds n'en finit pas pourtant.

Grilles rouillées d'Histoire et de ses contretemps,  
Faut-il l'ouvrir enfin pour que la Bête crève ?

Ainsi âgé tu entrais en ton cimetière.  
Si tu vivais encore et si le temps n'était  
Qu'un essor excessif de tes jambes l'été ?  
Ainsi âgé l'hiver n'était plus nécessaire.

Hélène, quelle Hélène ? Et combien d'adversaires  
En cette forteresse au héros hébété ?  
Pauvre de métaphore et riche à satiété,  
Pour demain le voyage avec ses commissaires.

Mais la tombe a les pieds dans la terre adultère,  
Si toutefois l'analogie par arrêté  
Se prête aux jeux que connaît la propriété.  
À l'aurore on en voit de plus célibataire.

Ce qui manque à tes yeux c'était le caractère  
Improbable des lieux que l'attente a fêtés.

Loup félin dans les pas aux herbes prometteuses,  
Son ombre est dans le marbre aux factices cadeaux.  
Tes bras laissent couler les ors de ton fardeau  
Dans quelque vase étroit par une arche porteuse.

Quel palais mieux que lui s'ouvre à toutes les gueuses ?  
Sinistre fer forgé qui figure un jet d'eau  
Qu'enlace la tribu de tes desperados.  
Aucun ne vient ici sans intentions douteuses.

Moustache s'amusait de sa louve boiteuse.  
Des petits se laissaient balloter sur son dos,  
Hybride fourbi de rime et de libido.  
D'autres te conduisaient sur la sente boueuse.

Fusion des fers rouillés dans la giclée noueuse,  
Ta pensée, animal, cherche un eldorado.

Dans le dernier élan le hasard se complique  
De chiffres balancés du cornet au tapis.  
Vertige sans retour ni clause de répit.  
Même le temps n'est plus un rite anachronique.

Tu as déjà vu ça dans la fiction comique.  
Doublures qu'on agite aux ordres des tempi  
Tels qu'on écrit toujours à tort et à l'envi.  
Hélène accompagnait tes pas dans la musique.

Mais tu ne verras pas comment ça se chronique  
Maintenant que cornet, dés et catimini  
Ne s'entrechoquent plus derrière le crépi  
De ton rectangle enfin refermé sans mimique.

Car quelle œuvre est promise aux vaines politiques ?  
Qui en conçoit la fin et pourtant s'assoupit ?

L'endroit s'environnait d'une vieille clôture.

Feuillages d'abandon, de paresse ou d'oubli.  
Même l'eau d'un ruisseau semble quitter son lit.  
On voit un peu le ciel mais c'est sans aventure.

L'esprit s'est arrêté et songe à y conclure  
La pensée qui ignore où ceci se finit.  
C'est la première fois depuis longtemps ici  
Qu'une pareille idée étonne sa césure.

Après tout le nuage est-il la découpure  
Ou le mélange enfin de tout ce qui s'est dit ?  
Ce qu'on voit à travers les feuilles en sursis,  
Est-ce tout ce qu'on sait de cette démesure ?

Vite passons la grille avant que la morsure  
Nous éveille et nous livre au véritable cri !

Certes les cieux étaient de plomb, et sans nuages.  
Ce drap tiré d'un bout à l'autre du vallon  
N'invitait pas à se jeter dans le giron  
De l'hôte de la nuit et de ces noirs parages.

De la fenêtre on les voyait tourner les pages  
Mieux que le vent qui s'en prenait aux papillons  
Plutôt qu'à ces romans de gare et de chansons.  
À l'intérieur, on se livrait à des usages

Qui les eussent réduits à leurs enfantillages.  
Car y a-t-il d'autres chemins que nos jalons ?  
Certes le ciel était fuligineux, mettons.  
Mais la jeunesse connaissait d'autres voyages !

À cet âge, voyons ! mais nous n'avons pas d'âge !  
À peine si nous nous livrons aux roupillons !



Ô probable tombeau qui eût été palais  
Si la mort avait eu un sens, une exigence,  
Un effet sur le temps expliquant les absences  
Et les disparitions dans le ciel constellé !

Vaine géométrie aux angles bricolés !  
Voisinage étranger entre les apparences.  
Il erre sans errer et l'errance est errance.  
Sous le pilier un compagnon s'est affalé...

Revient de loin sans horizon et ruisselait  
D'une autre pluie, d'une autre nuit aux gouttes denses.  
Parlant pour ne rien dire et le cœur en partance...  
Comme au ponton naguère avec les feux follets.

Le bord de son chapeau est un poème allé  
Au vent dur et têtu de ton adolescence.

## Chapitre II

En un point d'orage et de vent, mais si tranquille,  
Celui qui marche droit devant, ce promeneur,  
A bien plutôt l'aspect d'un lointain visiteur  
Qui n'arrive que par hasard, ancien fossile,

À la faveur d'un vent contraire et érectile.  
Son Hélène est couchée en un lieu plus trembleur.  
Il l'a couchée lui-même à juste profondeur.  
Maintenant il rejoint un tout autre concile.

Seul malgré tant de temps et de foi inutile,  
Il secoue son carcan de débauche et d'ailleurs,  
Laisse tomber de vieux bouquins de chroniqueur,  
Brise sa plume et ses couleurs, froid et docile,

Et sans un mot attend, ô conteur immobile,  
Que la mort l'initie au sens de la douleur :

« Il ne restera rien, tôt ou tard, maintenant  
Ou dans quelque seconde avant que s'éternise  
Le Temps ou son Histoire ou la lente Méprise  
Du cœur et de l'esprit dans les mauvais moments

De l'attente, ô châteaux... Ne vais-je pas rêvant  
Alors que le sommeil ici n'est plus de mise ?  
Ce qui est beau est beau, avec ou sans chemise.  
Peut-être même sans l'œuvre d'un adjuvant.

De mon père lui-même il ne reste un diwan.  
Alors qui de vous deux, Hélène ou Artémise,  
Me conduit par la main dans ce lieu sans surprise :  
Le jardin et sa rose au soleil rutilant ?

Si l'homme que j'étais ne va plus écrivant,  
Où donc est mon futur tandis que j'agonise ?

Les soucis et les ors de mes contemporains,  
Du moins les plus distants de ma triste demeure,  
Dedans n'agitent rien qui vaille que j'en meure.  
Il est vrai que jamais je n'y ai mis la main.

Mes personnages sont à l'animal humain  
Ce que le comédien peut être à la bonne heure.  
La rime qui s'entend ne vaut pas l'intérieure  
Et celle qui se voit n'est pas de mon prochain.

Ô qu'ils viennent à moi s'ils sont mes riverains  
Sinon à l'aviron sur les mers extérieures  
Qu'ils nourrissent mes nerfs que leur travail écœure !  
Ce n'est pas avec eux que je vais aussi loin...

Ce n'est pas seul non plus... car en sus de leur pain,  
Il me faut de l'amour... pas mince la gageure ! »

Quel animal ici peut comprendre ce rire ?  
Assis devant l'exergue aux ors déjà anciens,  
Il secoue son habit de pauvre comédien.  
Il ne sait plus dès lors ce qu'il faudrait écrire.

Interrogeant le poil que l'animal étire

En même temps qu'il sort ses griffes de païen,  
Le visiteur allume une pipe, son bien  
Ultime s'il en croit l'heure qu'il vient d'élire.

Il est temps de vider ce corps de son délire...  
Seconde d'agonie ou lente mort de chien.  
L'autre feule et s'endort du sommeil que les siens  
Appellent dans les bois par instinct de vampire.

« Tous les loups sont crevés... Maintenant l'Homme expire.  
C'est l'heure, chat errant, si personne ne vient...

Quelle arme cependant opposer à la vie... ?  
Le choix n'est pas facile et la chance n'y peut  
Rien. La corde ou le couteau, le poison, le feu...  
Cela n'est pas écrit... malgré la Comédie.

Ce n'est pas un spectacle et la mort y convie  
Pourtant... Mais personne ne vient, ô malheureux !  
*Ils ne le savent pas ! Voyager pour si peu ?*  
Pense aux volumes qui n'ont pas donné envie...

Non plus n'a produit la leçon d'anatomie  
Attendue par l'orchestre aux entractes douteux.  
Il fallait disséquer et grimacer à deux  
Mais tu n'as pas daigné flatter l'hypocrisie

Ni donner de l'ouvrage aux basses anomies  
Qui nourrissent fictions et poésie des gueux. »

Voici que l'animal au lieu de dormir rêve.  
Hélas rien n'est moins pur que cet être vivant...  
Ses convulsions signant du coucher au levant

Les palimpsestes nus de sa morose sève.

Il faut qu'à l'aube un doux ami en parachève  
Les volubiles contenus et que le vent,  
Analogue et facile, ou peut-être savant,  
Mette fin aux visions de cette double trêve.

« Ceci n'est pas de moi ! » s'écrie-t-il sur la grève  
D'un tombeau fort des arts de son pâle occident.  
La pluie mouille fourrure et ivoire des dents.  
« Ce que je sais n'est pas de moi ! » La Bête en crève,

Mi-câline, mi-féline, nuit trop brève...  
Alors on croit rêver jusqu'au coucher ardent ! »

Mais ceci n'est-il pas qu'une charogne immonde ?  
Ou quelque cache-nez emprunté pour l'effet  
À l'amante ou mieux dit à certain boutiquier  
Dont la vitrine est morte et la plume seconde... ?

Voici le rire enfin de l'homme à la Faconde !  
Il noircit ce qui est déjà noir, ce qui est  
De nuit, d'angoisse et de noir mélange dédié  
À l'autre qui n'existe encore comme Monde !

Ah quelle solitude est autant vagabonde ?  
Sur sa dalle il se sent moins qu'en trop étranger.  
Il est venu pour ne pas dormir, décidé  
À arrêter le temps de cette nuit profonde...

La peau git à ses pieds et respire dans l'onde  
Que le temps presse avec son électricité.

« Mourir seul loin de tout et de tous c'est dommage !  
Rire de soi sans l'Autre et guetter le Moment,  
C'est presque douloureux, comme un mauvais roman  
Mis dans les mains du pauvre qui n'en a pas l'âge...

Qui suis-je si j'étais ce que veut ce passage  
De la vie à la mort ? Qu'on me dise comment  
Posséder tous les sens de ce juste fragment ?  
Qui m'appartient en Droit ? Qui m'a en héritage ?

Que de questions à l'instant même où le voyage  
N'en est peut-être pas ni le commencement ?  
Encor si j'avais peur... mais pas un tremblement  
Au niveau de la main que mon esprit partage

Avec cette autre main qui écrit des pages  
Et des pages de bien agréables tourments. »

### Chapitre III

Un homme passe ici ou c'est un personnage...  
L'homme parle à cet homme et l'un entend des voix  
Très nettement, alors que l'autre est aux abois.  
La pelisse s'agite et le vent de passage

Chasse des migrations que la nuit avantage.  
La pluie cessant l'heure s'avance mais sans choix.  
Ainsi chaque acteur est auteur de son emploi.  
Quel Théâtre ! dit l'Homme. Un peu de bavardage

Ne fera pas de mal à mon esprit sauvage...  
Car il se croit farouche et même un peu adroit,  
En tout cas assez fort en thème et dur en loi  
Comme en témoigne ferme son dernier ouvrage.

L'un offre sa parole et l'autre son bagage.  
Mais personne jamais n'en saura le pourquoi.

« Je ne mourrai jamais si le rire l'emporte ! »  
Disait cet homme en proie aux tourments infernaux  
Dont il était l'auteur et même le Jeannot  
Car souvent l'équivoque frappait à sa porte.

Il travaillait tout nu et souvent sans escorte.  
Il s'ensuivait des nuits et des jours de travaux  
Dont les effets pervers au niveau du cerveau  
Fabriquaient des réseaux comme le vent emporte.

Certes le style était, comme on dit, *de la sorte*,  
Et des diables fourchus occupaient les créneaux  
De la muraille cérébrale sans pavot...  
« Je ne mourrai jamais car ma chandelle est morte !

Tu seras toujours là, ô mon unique aorte,  
Pour redonner un sens à mes hâves journaux. »

L'Animal retrouva ses esprits et son maître  
Profita de l'Instant pour griller son tabac.  
La première tirade enfuma le débat  
Comme cela se passe entre les Gens de Lettres

Et l'Homme dut souffler pour les faire apparaître.  
Un feu plus flamboyant eût donné du Sabbat  
Un spectacle tout droit sorti du long combat  
Que se livraient en son esprit les noirs ancêtres

Qui des siècles durant durent se compromettre  
Dans la Langue et l'exploit, voire le célibat.  
Il s'amusa pourtant et ne les laissa pas  
Complicier des travaux qu'il voulait voir renaître

Une dernière fois avant de ne plus être  
Lui-même que son ombre et l'ombre de ses pas.

« Qui m'a conduit ici ? C'est le goût de la Mort  
Ou quelque angoisse amie évoquée pour combattre  
Ce que l'Éthique enterre au seuil de ce théâtre.  
Le comédien ricane en secouant son Corps.

Qui donc es-tu si tu n'es pas de mon rapport



À la Réalité, ma saison opiniâtre  
Qu'on n'enterre jamais sans l'avis du psychiatre ?  
Je suis déjà venu ici comme dehors...

Vain livre ouvert où rien ne joue sinon le Sort...  
Un poulailler d'astres éteints sans idolâtre...  
Et alentour l'haleine amère de cet âtre  
Que feint l'enfer avec ses mois pantocrators ?

Quel figurant muet bande tous les ressorts  
Du poème topique au dérisoire emplâtre ?

Peau de moi-même qui pourrit ou animal...  
Qui le dira ou se taira ou rien n'existe... ?  
Après tout pourquoi pas ? La vie n'est pas si triste  
Même sur les gradins du fronton national.

Tu auras applaudi, en aède oriental,  
Sans voyages ni biens, casanier maniériste  
Mais pas indifférent aux effets humoristes,  
La ballade aux saisons du Monde occidental.

Ce cuir disparaîtra dans l'expérimental.  
Il ne faudra pas plus d'une seconde artiste  
Pour en détruire tout, sans documentaliste  
À l'appui du propos par trop artisanal.

Sans os, sans chair, sans sang on est sans sol filial.  
Il eût fallu creuser des puits antagonistes  
Aux antipodes clairs des plans anatomistes...  
Comment savoir si c'est par science ou par l'anal

Que l'un survit toujours et que l'autre, animal,  
S'efface comme nue au soleil des copistes ?

Le Commerce et l'État suppriment le touriste.  
C'est la règle ici-bas sinon c'est anormal.

On ne sort de chez soi qu'en habit de vassal.  
Dedans on se couronne ou on joue l'alchimiste.  
La fenêtre est de ciel ou de façades tristes.  
Ainsi je suis sorti, mais le noir est fatal...

Me voici sur le seuil de mon séjour tombal,  
Ni lame ni canon et pas d'accessoiriste  
Pour que la mise en scène ait un air réaliste...  
J'ai besoin d'une main qui m'aime et qui m'assiste ! »

« Comme ça tombe bien ! » dit en passant par là  
Le nécessaire acteur qui le dialogue installe.  
Il en faut un sinon la mort est si brutale  
Que l'agonie en temps ne se mesure pas.

L'heure presse au cadran qui anime le glas  
Et le poignet attend la geste capitale  
Que promet l'animal à son maître dédale.  
La pierre sous ses pieds n'a rien d'un matelas.

Le passant d'un coup d'œil expert en blablabla  
Trouve de quoi s'asseoir au chœur de l'absidiale.  
À l'envers à l'endroit la caresse dorsale  
S'applique à bien la faire et espère au-delà.

« Je suis prêt, dit enfin l'impatient candidat...  
— Moi aussi ! Et comment ! Je suis d'humeur fatale ! »

*Même le singe rit si la chose l'amuse.*  
L'Homme en face de l'homme essuie le verre épais

Qui masque son œil gris et lui pince le nez.  
« Vous voilà décidé à mourir sans les Muses...

Commence-t-il enfin, ce qui peu me méduse.  
On arrive toujours avant l'heure des faits.  
L'ouvrage que voici est loin d'être parfait.  
Mourir vous servira au moins de piètre excuse. »

L'homme qui est assis face à l'hypoténuse  
De ce rectangle froid et nu comme un galet  
Ravale sa salive et se met à râler  
Comme un qui se méfie du style dont on use.

À convier l'Inconnu avec l'âme contuse  
On risque d'en finir avant d'avoir creusé.

## Chapitre IV

Or la tombe était loin d'avoir la profondeur  
Requise en cas de mort sans personne en surface  
Pour pelleter hutin une terre coriace  
Et y dresser le bloc dans toute sa splendeur.

Certes l'exergue était façonné dans l'ardeur  
Qui, vaine inspiration, arrache la grimace  
Au suicidaire épris soudain de son audace.  
Mais couchée dans la terre encore avec laideur,

La dernière trouvaille avait de quoi, horreur !  
Inquiéter cet esprit finissant si fugace.  
Il se tordit les mains pour supplier sa race,  
Mais personne ici-bas ne s'en fit procureur.

Le doute était dans l'œil du tombeau acquéreur.  
L'Homme qui n'était pas l'homme reprit sa place.

« Pas facile, la Mort, surtout quand on s'égare  
Sur le chemin étroit qui conduit au tombeau.  
On est venu ici pour trouver du nouveau  
Et l'annonce est gravée en des termes barbares

Pour ne pas dire que le texte en est bizarre.  
Ici ne manquent pas les inquiets mémoriaux  
Mais la nuit est si noire et l'or si rococo  
Que la lecture en est pour le moins accessoire.

Froide topographie où s'étagent carrare,  
Bouquets et porcelaine et regards de photos !  
La mémoire y fictionne avec divers héros  
Entre lesquels les tiens se pressent dare dare

Pour exister avant que l'oubli les sépare  
Et que la solitude efface leurs folios.

Ah ! Referme bouquins, clapet et ouvertures !  
En chemin prends le temps de mesurer le pied  
Et dis-toi que je ne suis pas ton équipier.  
On m'en voit rarement adopter la posture.

Le collet n'est pas mis où la trace aventure.  
Trop peut-être ou depuis l'instant s'est raréfié.  
Le temps est comme l'air conçu pour respirer.  
La besogne est à peine en phase d'écriture.

Redresse ton échine et freine ton allure !  
Tu ne vois pas la nuit, le jour est ton allié.  
Hélène n'est plus là, mais tu tiens au collier  
Artémise qui jouit d'en être la doublure.

Faute de profondeur, signe la ciselure  
Et prends à bras-le-corps ce con ensoleillé !

Je me mets à ta place et arcboutte des pieds  
Entre ses jambes nues que le poil dénature.  
Tu ne peux pas savoir le plaisir que procure  
Cette interprétation de comique troupier.

Nous voilà pour tes yeux dans le blanc du drapier.

Dans la tapisserie l'acanthé et la luxure  
Mélangent leurs couleurs ô mâle bigarrure  
Dont le pinceau artiste exalte le métier.

Le fidèle miroir nous étreints tout entiers,  
Profession que la belle appelle pour conclure  
Ce que le peigne attend de ses deux chevelures :  
La blonde à la fenêtre et la noire en chantier.

L'artifice dérange un peu la vérité  
Mais pourquoi se soucier des défauts de peinture ?

Attends l'aube et retiens ce couteau à poignet  
Ou à cœur je ne sais en quoi sa triste lame  
Se change pour de bon une fois que la femme  
Donne un sens à la mort dont tu veux témoigner.

Laisse filer le temps à l'estoc de l'acier  
Seulement exercé dans le noir amalgame  
Des forces de la nuit que le verbe réclame.  
À l'heure du soleil tu seras préfacier.

Et je jouerai ta voix avant que vous vinssiez  
Vous recoucher à poil dans cet épithalame.  
Ainsi Hélène morte achève le programme  
Que par pure fiction tu inventas vicié.

Le charme d'Artémise apparaîtra scié  
Comme qui en sommeil se nourrit d'anagrammes.

En attendant je baise et je me fortifie.  
Le rideau est levé sur l'émouvant trophée  
Qu'Artémise propose à la salle bluffée.

L'anus est l'incipit de cette biographie.

Ici faut applaudir à la philosophie,  
À la science et à l'art, au rendez-vous des fées  
De ce siècle *in progress* dont la langue est *nymphée*  
Pour que l'objet se vende et que l'or fructifie.

Quel spectacle est donné de l'Homme et de sa Vie !  
L'écran n'en est plus le reflet ! Mort tarifée !  
La croisière en raffole et par une aulofée  
L'Ordre revient en force, ardente et assouvie.

Je n'ai rien d'autre sous la main... Hors cette envie  
Sans laquelle son Homme est aliène à Morphée.

## Chapitre V

Quelqu'un est mort, ou se marie, je ne sais plus,  
Dit le tableau au mur de ta pauvre cuisine,  
La même qui te sert de cambuse et d'usine.  
Une barque l'attend, amarrée au talus.

Le hameau est désert, ni âme ni salut,  
Pas même un animal, ni douceur angevine,  
On ne distingue pas le soleil de la bruine.  
L'autre rive révèle une croix sans intrus.

Rue tranquille ou repos que croise l'inconnu  
Dont le regard explore en deux plans la vitrine :  
Les rehauts d'un présent que le couteau affine,  
L'instant que la chaloupe inspire à cet élu

Dans la brume d'un jus que le glacié poilu  
Éteint comme la vie égare ses gésines.

J'étais entré chez toi sans y être invité.  
Personne sur le seuil et l'ombre dès l'entrée.  
À tâtons j'atteignis la chambre fenestrée.  
Le tableau ambigu recevait ces clartés.

Ainsi cette surface était comme trouée.  
Je crus te trouver mort de balles traversé,  
Mais l'effet obtenu n'était que du volet  
Tavelé par les plombs d'un voisin coryphée.



L'ennemi possédait les vers de l'épopée.  
Ta musique sans doute l'avait inspiré.  
De peur d'être de trop d'un pas j'ai reculé.  
Je ne voyais, ne touchais rien ni mélodie.

Par accident Hélène est morte assassinée  
De la main d'un conteur sans air et sans ballet.

Quand la fenêtre était ouverte un narrateur  
De la sienne contait les exploits de la belle.  
Tantôt elle cédait ou jouait la cruelle  
Dont l'abandon distant rendait fou le voyeur.

Tu observais la scène avec des jeux d'auteur.  
Amoureuse elle était le dangereux modèle  
Que le roman en cours offrait aux citadelles,  
Aux champs et à la mort guettée dans les hauteurs.

Jamais on ne te vit fouiller les profondeurs  
De ce que se jouait la rue accidentelle.  
À deux fenêtres près le conteur voulait d'elle  
Mais ne franchissait pas l'intervalle rôdeur.

C'est toi qui refermais et le possible acteur  
Écoutant tes mélos machinait la querelle.

On trouvera tout ça bien trop métaphorique...  
La poésie et le roman ont des huis-clos  
Que la Cité en son ouvrage et ses enclos  
N'écoute ni ne voit par décret démotique.

D'ordinaire l'esprit, pédant ou amnésique

Selon que le principe est au temps ou à l'eau,  
Prend soin de sa durée en rigoureux salaud.  
L'Éternité se gagne au fil de la francisque.

Pourtant dans son réduit l'auteur de sa musique  
Joue avec le volet sans manquer de culot.  
La rue qui le sépare à la fois des complots  
Et de la bagatelle au massacre anomique

Incite au discordant et à l'anachronique  
Au moins pour emmerder bourgeois et populo.

Car le texte s'écrit non pas dans le journal,  
Ni à propos de lui ni certes dans l'annale  
Que multiplie pour la leçon l'imaginale  
Dont le fourmillement est un effet anal,

Mais au-dessus de lui, comme un voile fœtal.  
La ribambelle au nez levé vers la zonale  
Excitation de ses rayons pousse la balle  
Dans les filets bien ravaudés du national.

Le texte s'il n'est pas médium nous la fout mal.  
Un texte à trous ou rhétorique cannibale,  
Peu importe son art pourvu qu'il nous trimballe  
D'un bout du monde à l'autre et dans l'homme banal,

Par transparence et tourment expérimental,  
Avec la langue ou sans mais par humeur vocale.

Ici peu de schizos, beaucoup de paranos  
Et surtout, mon rhapsode, énormément de cons.  
Le poète est issu de l'autre parangon.

La rue s'emplit de jacasseurs et de jeannots.

L'extravagant enseigne aux perroquets anaux  
Et l'anus en son trou pratique l'élection.  
Tant de cendre promet un État de l'action  
Mais la morale est sauve et Dieu est son agneau.

Nous ne saurons jamais si l'urne et les journaux  
À la fin nourriront l'aède en sa saison...  
Qui saura du dernier le mot et la raison ?  
En traversant la rue selon l'air du panneau

La chance peut sourire au joueur chemineau,  
Mais sa doublure joue l'air de la trahison.

La mort est un jouet qui n'amuse personne.  
L'ellébore et son fou trouvent le chemin long.  
On en distingue à peine et distance et jalons.  
L'œil en route a perdu les pas d'une piétonne.

Et tu ne suis plus rien, et la nuit t'abandonne,  
Crocodile, acuité, dures disparitions...  
Au fossé tu réponds que c'est par volition.  
Voici le temps et l'or que ton esprit façonne !

Pourtant la suivais-tu, cette aimable amazone  
Dont le galop tambourinait dans ton giron...  
Mais tu as beau dresser la queue, Aliboron,  
Te voici pris dans les réseaux de l'Interzone.

Désormais ta douleur guide ta cicérone :  
Plus rien pour distinguer la Mort de sa rançon.

Je n'ai rien désiré que poésie aimable,  
Chanson que l'échanson ressert sur leurs autels  
Sans fatiguer les sens de leur dieu immortel.  
Passage ici ou là comme on se met à table.

Volupté du feignant qui joue avec le diable  
Pour amuser en marge et recevoir lequel  
Possède molle couche et droits sur les mortels.  
Un sourire par-ci, une extase passable,

Et tout ce que l'attente a d'à peine croyable  
Comme le temps qui passe et pourtant éternel.  
Mais certes sans écrits ni le socle charnel,  
La paresse devient sujette à chantefable

Où la prose et le vers par loi désagréable  
En disent la Chronique et les navrants bordels.

Un théâtre sans double est une mort sans fin.  
Or il faut qu'aujourd'hui le spectacle s'arrête.  
Les vitrines te sont autant d'ombre indiscrete.  
Sous le reflet un autre interprète et te feint.

On descend dans la rue avec au bec un joint.  
Rire n'est pas donné surtout que l'oubliette  
Exige une ascension après des jours de diète  
Et de rythme douteux du point de vue des soins

Qu'on se donne en esthète et en homme de bien.  
Qui ne connaît au moins quelques douleurs en tête  
Et mille autres passions issues des airs de fête ?  
Je me vois et pourtant ce front n'est pas le mien...

On en voit de plus haut dans les livres anciens...

J'en connais au moins un qui sert de pense-bête.

Sur le chemin la nuit compte les précédentes...  
Ainsi multipliant la douleur et l'ennui.  
Chiffre ce que hasard et désir ont construit  
Sur les ruines du temps au rythme des attentes.

Avant d'atteindre l'or de la gravure lente  
Qui ne raconte rien mais dit tout de tes nuits,  
Avisé la colonne et mesure le fruit  
Des années à gober qu'ainsi la joie augmente

Et que par conséquent voisine est la détente,  
Tout proche le bonheur d'avoir son aujourd'hui,  
L'heure d'y retrouver en midi et minuit  
Aubade et sérénade et conjointes amantes.

Le catalogue est l'art de donner aux absentes  
Qui ne reviendront pas le sens perdu depuis.

Proche le ciel de jour et la nuit il étend,  
Vertical et couché, son expansion d'étoiles.  
Pas de lune ce soir, la terre ne dévoile  
Industrie ni conquête et tout parle de temps.

La solitude apprend, sans doute à tes dépens,  
À égaler l'attente en sa matière astrale.  
Il ne manque à ta voix qu'une ode nationale  
Et le tour est joué pour encor plus longtemps.

Mais ne ris pas, ami, de ces rythmes d'argent.  
Sans l'amitié des uns ni de l'autre cabale,  
Tes filles de papier même à l'horizontale

Ne feront le sommeil de nos stables régents.

L'entreprise recourt aux arts décourageants  
Que l'échine connaît mieux que tes cieus tantales.

## Chapitre VI

Ah ! ces fruits et boissons que mes yeux imaginent !  
Je ne connais la nuit que par le petit bout.  
À minuit et plus tard je m'isole debout,  
Le couteau à la main, l'esprit dans mes usines.

Tantale souffrit moins de son adrénaline !  
Entrer dans le tableau hélas ce n'est pas tout !  
Il faut avoir vécu pour en savoir le coût  
Et j'ai vécu en trop dans l'humaine origine.

Il est temps de partir avec mes orphelines.  
Tant pis si mes essais ne valent pas un clou !  
Plus l'ouvrage me fuit et mieux j'en tords le cou.  
Mais avec qui en ce tombeau je m'accoquine ?

Si ce couvercle s'ouvre ah j'aurais bonne mine !  
Ce qu'un sonnet accepte est moins grand que le Tout...

Et si je te revois ô soleil qui se cache  
Pour me donner la nuit et rêver mes écrits,  
Égaille ma persienne et ses pauvres débris.  
Un géranium pourrit dans l'or que tu recraches.

Chaque matin je suis troué mais sans panache.  
Je n'en veux pas à tes ardeurs de vieux fusil  
Que le bourreau qui est en moi larbin saisit  
Pour obéir aux saintes lois que tu m'attaches.

Pas de fusion avant que froid tu me relâches.  
Et je reviens au jour comme j'y ai souscrit.  
Mais que sont ces travaux si ce n'est pas mon cri  
Qui fourgonne mauvais comme je me rabâche ?

Ami, n'écoute plus... Je voulais que tu saches  
Que le volet ouvert n'est en rien un défi.

Certes la vie n'est pas un cadeau familial.  
Quand j'ouvre la fenêtre et vois l'autre façade  
Que j'habite à cette heure au clairon d'une aubade,  
Je ne me souviens pas d'avoir de l'idéal

Et des enterrements pour domaine filial.  
Je reçus autre chose en guise de salade  
À croquer dans la langue en usage nomade :  
La matière fécale à l'anus animal.

Mais ce n'est pas sur le trottoir territorial  
Que ma mémoire chienne en conchie les balades...  
Je descends l'escalier en temps de sérénade,  
Igitur désœuvré au principe initial.

Voici la nuit et son sommeil inaugural...  
Fente à l'écart exquis et facile escapade.

Certes c'est un roman et ses actes transpirent  
À fleur de cette peau qui fut mienne chanson.  
Le temps en est compté et la rime façon  
« Ah ce que j'ai souffert et comme ça m'inspire ! »

Quelquefois il suffit d'en dire le martyre



Et d'image en image exceller en saisons.  
D'autres plus délicats se font une raison,  
Dans la poule tuent l'œuf et eux-mêmes expirent

Sans laisser à penser, peut-être sous l'empire  
D'un défaut de langage ou de trop de pression ;  
La morale s'en mêle, on limite l'action  
Et sa philosophie au meilleur comme au pire.

Évitons de flatter narcisses et vampires  
Et revenons, comme l'on dit, à nos moutons.

Certaine nuit tranquille au détour d'une angoisse  
Qui me fit dire « Allons, pour cette fois c'est bon »  
J'arpentais sans me voir, morose vagabond,  
Un chemin parallèle à ma dingue paroisse.

On ne sait jamais bien ce qui peut, dans la poisse,  
Arriver au guignard qui pousse sa chanson  
Devant lui comme on va au marché sans fictions  
Ni maximes ni freins ni billet pour la place.

Mais faute d'avoir faim, moins encore d'espace,  
Le personnage et sa doublure allaient le long  
Du fossé partagé accordant leurs violons  
Pour le moment venu soigner la carapace.

Ce gros insecte là, que personne n'embrasse,  
Six pattes et non quatre, inquiète le vallon.

Par principe la nuit on ne trouve personne  
Dans la boue du chemin qu'on emprunte au détour  
Du rêve qui patient nous attend au retour

De cette distraction. Ce n'est pas qu'on buissonne,

Mais le dormeur errant que l'esprit abandonne  
Se laisse aller tout droit sans sa belle de jour,  
Sifflé sur le trottoir et en peine d'amour.  
À moins qu'une autre angoisse enfin le subordonne

Au tintouin de sa ville et de ce qu'environnent  
Ses opiniâtres de laborieux séjours,  
Les sommaires arrêts, véloces carrefours  
Et procès des oiseaux que l'attendu jargonne.

Sous l'arbre la pluie tombe en eau qui s'additionne  
À celle que les pieds font gicler alentour.

Demeure le dément dans la forge du temps.  
Il voit ce qu'une horloge au fronton de l'église  
Annonce sans appel tandis qu'on tranquillise  
Son corps qui n'en peut plus de gigoter autant.

Scène saisie au fil d'un fâcheux contretemps :  
Le pied entre deux rails et le nez dans la mouise,  
Je mesurais enfin la douleur entreprise  
Au moment d'y aller : *au travail qui m'attend.*

Personne quant à moi n'eut l'idée entretemps  
De me tirer de là tant elle était soumise  
Au spectacle donné par le sinoque en crise  
Et la maréchaussée en proie aux habitants

Qui tenant par la main cartables et enfants  
Exigeaient du rideau qu'il cachât la méprise.

Le poète n'est plus de nos jours aussi rare.  
On l'a multiplié au nom de l'unité.  
Il connaît le confort du travail limité  
Et la reconnaissance avec force fanfare.

Le chanteur accouplé au micro se prépare  
Aux possibles retours des marchés crédités.  
Et les gouvernements, aussitôt alertés,  
Ameutent les médias que plus rien ne sépare.

Les tocards du boulot, larbins sudoripares,  
Ne voient rien d'anormal dans cette mixité.  
Pour l'employé lambda, quelle exemplarité !  
Personne pour jeter un pavé dans la mare...

Celui à qui jamais le poète compare  
Sa poésie n'est plus poète en société !

Ma foi si je ne suis plus poète en langage  
Et que ce temps m'invite à hanter Musidor  
Avec le Président féru de disques d'or,  
Autant songer fissa à me mettre en ménage.

Igitur aussi bien a fait un beau voyage  
Et le voilà chez lui itachien et consorts,  
La truelle à la main et sans autres ressorts  
Qu'un matelas au poil qui connaît le dressage.

Tâtant du fouet ardent qui voue à l'usage,  
Promis au paradis que la publicité endort,  
Il attend de toucher sa part de messidor.  
Il n'a plus faim mais vit, conscient du cocuage.

Le temps n'est plus le sien et quoi qu'il envisage  
Il ne va pas plus loin que l'écran du dehors.

## Chapitre VII

Je serai cette ordure enfermée dans l'étroit  
Sac-poubelle que l'autre, inspiré par Bobonne,  
Descend en maudissant ses deux seins d'amazone.  
Sa muse fait dodo en attendant l'emploi

(Pourquoi ne pas rêver si on en a le droit ?)  
Qu'il destine à la France et plus loin si on sonne  
À sa porte. Il songe en me portant à son trône  
Pour l'instant aussi creux que ses miteux exploits.

C'est mon frère pourtant, ce rhapsode patois.  
Nous avons en commun français et épigones.  
La même excitation pour les mêmes personnes  
Nous fait dresser le poil dans les mêmes endroits.

Mais il est le présent et je suis autrefois.  
On ne vit plus longtemps en dehors de la Zone.

Ici j'ai pu d'un cri renverser la vapeur.  
Peut-être mais j'attends toujours qu'on me conseille.  
Sans Hélène à mes pieds parfois je m'ensommeille  
Au crédit d'une ardoise accrochée sur mon cœur.

Car je suis revenu de cette nuit sans cœur  
Où seul en coryphée étoilé de bouteilles  
J'ai vu noir dans le fond d'une pure merveille.  
Après de moi gisait, incohérent censeur,

L'animal qui tenait des propos précurseurs.  
L'eau froide du canal d'une giclée m'éveille  
Et me voici dans l'œil de la louve qui veille  
Le corps abandonné à sa triste stupeur.

Je ne reviendrai pas exprimer ma douleur  
Devant ce conjungo que plus rien n'enseille.

Mais je n'avais pas fait dix pas pour en sortir  
Que l'animal hybride ô ma louve féline  
Poussa un hurlement qui secoua les ruines  
De ces siècles de mort et de futurs désirs.

Ces croix, ces blocs, la nuit, peut-être le plaisir  
De retrouver le sens d'anciennes cocaïnes...  
La bête au nom d'Hélène ameutait ses voisines.  
Ou peut-être un gardien feulait-il par loisir.

Le double recula pressentant le nadir.  
« Mais ce que je fais là, monsieur sans origine  
Et sans doute sans nom si j'en juge à la mine  
Que vous opposez à mes judicieux soupirs,

En aucun cas cela ne m'oblige à mourir  
Dans un chemin peuplé de sinistres vitrines ! »

À l'encan des tombeaux la misère du monde  
Où j'ai voulu aimer pour ne rien partager.  
Sont-ce feuilles d'automne ou fruits du potager  
Ces tapis sous mes pieds qui arpentent l'immonde

Séquelle de l'esprit le temps d'une seconde

Et de ce qu'elle accroît de gloire et de congé ?  
En aucun de ces lieux tu ne fus étranger  
Au point d'en perdre haleine et ta drôle faconde.

Le seul tombeau s'éloigne et sa bête la fonde  
Maintenant que le marbre obtus s'est arrogé  
Le droit d'en dire tout sans pourtant l'ouvrager  
Comme tu travaillas dans la couche profonde

À retrouver le sens de tant de vagabondes  
Enfances du roman où tu t'es engagé.

D'emblée je vis le soir et tous ses personnages.  
Ils attendent la nuit pour oublier le jour.  
Aucun n'a tué l'autre au moins pour que l'amour  
Donne raison à l'un et à l'autre ses gages.

Je vis de l'horizon la ligne qui l'engage  
Et ses fuites devant l'optique d'un séjour  
Romanesque et géant, possible des retours  
Et impossible envoi que connaît le voyage

Quand il est entrepris sans souci d'avantages.  
L'hermétique saison de quelque troubadour  
Rend probable le plan et l'espace alentour  
Annonce sans donner autre chose que l'âge.

Je vis ce que je vis, portant tous mes bagages  
Sur ce dos dont papa vantait le saint concours.

Il faut bien évoquer l'époque des contraintes  
Et l'enfant qui s'épuise en vaine sédition.  
Le monde m'appartient et j'en suis la raison,

Pense-t-il sans le dire et pendant qu'on l'éreinte.

Le jouet qu'on insère entre ses deux mains jointes  
N'est pas le personnage entrevu dans l'action  
Dont le rêve et l'effet imposent la fiction.  
Il en connaît trop le roman et la plainte.

On le voit quelquefois se soumettre à la feinte  
Et sucer le bonbon de la domination,  
Langue dehors et tout promis à l'illusion  
D'un métier citoyen et pompier dans l'enceinte.

Ici rien ne ressemble aux joies du labyrinthe  
Que le sommeil promet comme récréation.

Comment ne pas songer à cet âge au suicide ?  
À qui appartient donc cette vie de métiers,  
D'élections et de sperme et de fous émeutiers  
Qu'on taxe de terreur, voire de génocide ?

Dans le livre et l'écran, si l'enfant est lucide,  
Les possibilités vont toujours par moitié.  
On n'y partage rien sans que cette amitié  
Explique la passion et ses noirs homicides.

La série en devient tonneau des Danaïdes.  
Et l'enfant y revient chaque fois moins entier  
Jusqu'à ce que le Temps, ami du cafetier,  
Au fond du verre ainsi cultive le liquide.

Rien n'est aussi parfait que cet appel du vide.  
Une seconde avant vous l'expérimentiez.



Hélène eut-elle aussi une enfance stoïque ?  
L'animal avec ell' revient-il de si loin ?  
Et de ma survivance est-elle contrepoint ?  
Mais nous n'eûmes pas tant de plaisirs héroïques...

Pas au point de gagner quelque bien authentique  
Qui nous eût garanti infini et fusion.  
À la fin nous étions dans l'approximation.  
Rien ne ressemble moins à l'enfance achronique

Que cet épuisement du sujet empirique.  
Voyons si c'est la rose ou l'acclimatation  
Qui inspire l'étreinte et le peu d'attention  
Rencontrée dans l'extase aussitôt chaotique.

L'animal étirait sa carcasse bachique  
Au bout du lit en vrac où nous nous confessions.

Avec le soleil point l'ardeur d'un autre feu  
Et sur la pointe de ton sein le doigt s'emploie  
À retrouver l'ancien rituel de la joie  
Que l'enfant inventait pour parfaire le jeu.

L'esprit s'envoie en l'air chaque fois qu'il le peut.  
C'est la leçon trouvée avant d'être la proie  
Des lois de l'existence et de la vie en voie  
D'achever ses hasards en coups de dés fiévreux.

Avec le soleil chute une idée des adieux  
Et la nuit le carreau à l'envers se poudroie.  
Passage du miroir dans ce que nous renvoie  
La question de savoir de qui sont ces aveux.

Avec ou sans soleil nous sommes ici deux,  
L'un et l'autre sans voix dans le drap qui nous noie.

## Chapitre VIII

Je t'apporte l'enfant que je n'ai pas nommé.  
Sur tes lèvres son nom n'a pas plus d'existence.  
C'est un cadeau du ciel, il en a l'apparence.  
Sans le ciel nous n'eussions pas aimé nous aimer.

Il est vrai que sur terre on a beaucoup trimé,  
Toi et moi nous avons subi les influences  
De ce qui a toujours fondé les évidences.  
Au moins ne sommes-nous pas plus qu'eux affamés.

Voici ce que je dis être enfant du camé  
Qui monta dans le ciel plus haut dans sa démente !  
Voici ce que j'écris en ta maudite absence :  
Cet enfant est le tien autant qu'il m'a semé.

Je suis fils de mon fils ou de ma fille, aîné  
D'avoir été et de renaître aux circonstances.

Ici la poésie inspire le fragment,  
La sensation d'avoir trouvé un inventaire  
Et d'en tenir avec sa voix l'argumentaire.  
Ainsi l'écrit façonne un puissant document.

C'est du moins ce qu'en dit le docte pépiement  
De l'oiseau-lyre en fleur sur sa branche guerrière.  
De la plume et du bec il installe grossière  
La stricte position de ses beaux arguments.

Il pointe et il estoque avec linéaments  
Le ventre de la vie et ses lueurs dernières.  
Vous aurez de la chance et même un ossuaire  
Si vous y résistez sans perdre le roman.

Au fragment je préfère un périlleux moment  
Où l'esprit ne sait plus avec qui il s'affaire.

La poésie parfois ressemble à ces croquis  
Que les WC publics, faciles galeries  
Où l'artiste sommaire emploie ses âneries,  
Proposent sans critique à l'usager conquis.

C'est que la linguistique et ses divers acquis  
Enseignent que le verbe et ses afféteries  
Ne se conjuguent plus dans les allégories  
Que le monde aujourd'hui conseille à ses marquis.

Le sens n'a plus de sens mais il a ses maquis  
Où l'on va décuplant les aristocraties.  
La poésie des murs se perd en arguties.  
Avec ça elle est loin de tordre le kiki

Tant à l'antiquité qu'aux chansons riquiquis.  
La paroi est le temps de nos péripéties.

Draps conçus comme mer qui lointaine somnole.  
L'esprit prend la fiction pour la réalité.  
Aucun breuvage noir ni chien sollicité  
Et pourtant le voyage imagine une yole

Dont le carré de vent annonce l'hyperbole.

Il y a loin entre Igitur et le croisé  
Qui git incognito sous l'arc trop pavoisé.  
L'honneur et le respect le pousse de traviole

Dans la friche d'Arès cinglant de la guibole.  
Mais ici dans les draps le sommeil est Cité  
Et la mer bat des flancs de roc bien imité  
Sans qu'il y soit question d'en perdre la boussole.

Nul rempart cependant : l'irréelle acropole  
Est accessible à tous dans la diversité.

Qu'il est heureux, Dormeur, à l'ombre du noyer  
Qui cache dans son ombre une idée de la mort.  
Parmi d'autres l'Idée peut-être sans rapport  
Avec l'homme endormi au lieu de s'employer

À des travaux plus sains pour la communauté.  
On reproche au dormeur d'exister sans remords  
Et de recommencer dedans comme dehors.  
Mais quand sous le noyer il dort sans s'agiter

L'Éveillé en passant ne peut pas s'empêcher  
De penser que paresse et noyer en renfort  
Tôt ou tard sans appel au musard donnent tort  
Et le voilà bien mort de s'y être couché.

Car il n'en faut pas plus pour nous l'effaroucher  
Notre bon travailleur qui a d'autres ressorts.

Rien n'est moins coquillard que le voleur en prime.  
Il emprunte sans rendre au bourgeois et à ses  
Domestiques zélés qui en ont vite assez

De produire en justice un statut de victime

Qui ne vaut pas, foi de gagnant, que l'on s'escrime  
Au point d'en perdre haleine une fois enterré.  
Car le voleur ne vole rien par intérêt :  
Il prend ce qui lui plaît ou plaît à l'éponyme

Sans intention de nuire au système antonyme  
Qui fait force de loi en matière d'arrêts.  
Il vote pour le droit comme coupe-jarret  
Et non comme salaud mis à l'abri du crime,

Et le vice est versa, par la foule anonyme  
Qui s'accroche au travail comme aux plus hautes cimes.

Écrivain je ne suis, moins encore poète.  
On me voit au palais mais je n'y mets les pieds  
Que pour être jugé dans le but d'y expier  
Ce que j'en dis pourtant sans quitter la sellette.

On me dit que j'ai tort de moquer nos athlètes  
Qui de mérite ont plus que je peux espérer.  
Mais je n'espère rien et vous m'exaspérez.  
Jamais je n'ai conçu le sport comme une fête

De l'intellect, ni de l'esprit ni des conquêtes  
Que l'homme en proie à ses désirs peut inspirer  
À des lecteurs soucieux de ne pas se laisser  
Séduire et même plus par l'index en goguette

Qu'un président s'applique à frotter de la crête  
Pour mieux battre de l'aile et finir en beauté.

Ce tombeau ce n'est rien qu'une fiction probable,  
Plutôt vraie que de toc, mais le roman revit  
Les traces qu'on laissa et ce qui s'ensuivit.  
Il ne se passa rien d'aussi abominable...

Si Hélène mourut ce fut pour une fable.  
Heureusement l'esprit à ce point assouvi  
Connaît d'autres récits au réel asservi :  
Sorte de passe-temps dont l'expert est capable.

Si Hélène exista, j'en suis seul responsable.  
Et j'ai trouvé sa tombe au détour d'un parvis  
Dont la croix ombragea ce que j'en écrivis :  
Mais le marbre n'a pas la mer comme le sable.

Je prie pour que le vent, utile et agréable,  
Emporte la poussière et ce que j'y écris.

Quelle tourmente dans mon cœur et ma raison !  
J'écris que j'imagine et je personnifie  
Au fil de ces récits que rien n'authentifie  
Comme pourtant déjà on en vit la saison...

L'œuvre se joue sans moi, même sans ma maison.  
J'ai beau user du vers et je le versifie,  
Hélène ne meurt pas, l'animal se méfie.  
Je n'entre même pas dans la combinaison !

Qui de moi ou des deux rêva de floraison  
À la place du temps que la mort édifie ?  
Je ne suis pas venu pour qu'on me glorifie !  
Je jouais un enfant qui vole la Toison

Et me voyant enfant c'est par comparaison

Que j'ai tenté l'enfer où elle fructifie !

Passant de jour dans le parage où j'imagine  
Qu'en creusant sous le marbre et dans le sol patient  
Je trouverais de quoi nourrir mon inconscient,  
Je dis à l'animal qui avec moi chemine :

« Je ne suis pas celui qui dans ces lieux jardine.  
Souvent on me confond avec ce déficient  
Qui ne travaille ici que par faible quotient.  
L'outil sur mon épaule est ma seule machine.

Point de technologie hors le fer que j'affine.  
Je ne possède rien mais c'est à bon escient  
Que je vis à l'écart du trouble négociant  
Et des envieux lisant mieux dans les magazines.

Si je suis ouvrier il faut que j'examine  
Ce que cache ce rite et en m'y associant ! »



## Chapitre IX

Nous eûmes des saisons, outre l'âge pressant,  
Pour nous remettre à l'œuvre et soigner l'édifice.  
Jamais pourtant de nous donner en sacrifice  
Nous n'eûmes l'impression même en adolescent.

Nous vécûmes d'ennui et de plaisir passant  
De l'un à l'autre avec de joyeux artifices.  
Le jour comblait l'attente et la nuit ses complices.  
Vous ne saurez jamais, l'angoisse s'y fixant

Comme la seule étoile au rite turgescent,  
Si quelquefois en vers et dès le frontispice  
Nous eûmes de l'amour au fond de la matrice  
Qui inspira toujours nos élans de pur sang.

De saison en saison, l'âge se connaissant,  
Nous revînmes souvent chez cette inspiratrice.

Ainsi la promenade avec la bête immonde,  
Si je me souviens bien, en ces temps de fusion  
Et d'éclairages noirs, ainsi cette intrusion  
Ne menait nulle part, qu'elle fut brune ou blonde...

Certes le bloc se tait et la nuit est profonde.  
Vêtu de cette peau pour donner l'illusion  
Que la bête est vivante et brûle d'allusions  
À la jeunesse et à ses joies qu'on dévergonde.

Quelle fête sous terre et possible faconde  
Du promeneur qui prend ainsi sa décision !  
L'animal se rebelle et rompt la cohésion  
Qu'une grille de fer imposait à la ronde.

Elle vient en maîtresse interdire le Monde  
Aux idées qu'elle-même inspira aux saisons.

Lisez, auteurs divers, à haute voix lisez  
La bouche en cul de poule et dans le microphone !  
Lisez ce que d'écrits le vide vous siphonne.  
Vous auriez tort de ne point capitaliser...

Il y a du monde au portillon, pas épuisé  
Car le monde est grouillant d'idées plus ou moins bonnes.  
À l'approximation les écrans vous abonnent.  
Profitez de ce temps comme vous en usez.

Ça « parle » ici et là et c'est rediffusé  
Avec toujours la même idée et l'amazone  
De A à Z apprend à cibler l'interzone  
Où chanteurs et pédants, l'un dans l'autre baisés,

En musique et en murs, jamais désabusés,  
Coulent le bronze des nations et de leurs zones.

Mais où est le roman si le vers nous le narre ?  
La question est posée aux actes trépignant  
D'impatience devant tant de sages plaignants.  
Un lecteur énervé nous dit qu'il en a « marre ».

Aujourd'hui faut choisir entre le plouc ignare

Et le savant issu des cercles enseignants.  
Entre ces deux pantins, qui vont s'accompagnant,  
Si d'un doigt exercé que rien ne désespère

On s'applique à racler l'interstice et les rares  
Occasions de se taire offerte à qui pourtant  
Connaît art et métier, quelle perte de temps !  
Ici-bas plus qu'ailleurs, sans projet de bagarres,

Vous êtes l'un ou l'autre ou vous êtes barbare :  
La librairie témoigne assez de cet encan.

Il trotte et fait des pets, le poète à la Lune !  
Entre les mots il met du sens et du soleil :  
Soleil pour éclairer l'heure de son réveil  
Et Lune pour s'allier les Grands de la commune.

Voyez comme il va bien non sans quelque rancune  
À l'égard de ses pairs se trottant au Conseil !  
Les rimes et les vers pataugent sans sommeil  
Mais c'est modestement qu'il donne à la tribune

Les conseils et les lois que lui dicte Fortune,  
La muse qui s'amuse à susciter l'Éveil  
Et ses pages de sens, de Lune et de soleil.  
Le voici récitant de sa voix si commune

Les quatrains, les tercets que sans cesse la brune  
Et le jour copulant offrent à son orteil.

Il trotte et pète en chœur, le poète à dada !  
Le voici militant pour la cause commune.  
Et il arrache au vol d'une grogne opportune

Le sens de son destin qu'il fourre en son barda.

Il est plouc de service ou enseigne en soldat,  
Aliboron fidèle en toutes infortunes.  
Sa gorge de travers les avale une à une  
Et sa marche reprend toujours au même endroit.

Approchant de ces murs où se décident lois,  
Mœurs, travaux et devoirs, chevalier de la Lune  
Je fis la réflexion : à chacun sa chacune...  
Mais on me fit savoir que selon le bon droit

Je n'étais pas auteur mais sorte de piédroit  
Qui tient la porte ouverte à leurs tristes lacunes.

Il écrit comme un pied mais de son seul gros doigt.  
Le petit ne lui sert qu'à apposer virgules  
Et autres points d'arrêts qu'ordonne sa férule.  
Il ignore tout l'art et ne sait ce qu'il doit.

Il enseigne ou il sert mais sous le même Droit.  
On le voit au palais où sa morgue circule  
Comme un devoir du soir ou en conciliabule.  
La Justice n'est pas le meilleur des endroits...

Il me salue bien bas, si bas que je le crois  
Au moins le temps de lire une de ses pilules  
Que je n'avale pas mais qui me véhicule  
Jusqu'au pied de la tour où s'élève sa croix.

Son pied alors s'extrait de son soulier étroit  
Et d'un sonnet moderne il croit que je l'encule.

Ô comme je n'ai pas aimé ses bavardages !  
Voici le temps précieux qu'il soustrait impatient  
De voir tomber ma tête avec mon inconscient  
Dans le charnier natal de mes vagabondages.

Il multiplie le pain comme les caquetages.  
Il change vin en eau toujours à bon escient  
Et sa langue se fond tout en différenciant  
Le moyen du mauvais et la nuit du voyage.

Je vieillis sans me voir aussi bien qu'à cet âge.  
Je suis désespéré et peut-être insouciant.  
Me voici à genoux, ignare et remerciant  
L'existence passée à courir l'avantage.

Le temps finalement impose ses chantages  
Et il est trop tard pour tuer le négociant.

Heureux mais sans voyage en seule perspective...  
Dans la rue descendant ce n'est pas en enfer  
Que mon ombre s'avance avec son revolver.  
Je croîs comme je peux au fil des tentatives.

Sous mes pieds comme toi je sais qu'on me cultive.  
Voici l'herbe et la mort et dessous c'est l'envers  
Du décor attendu par papa en travers  
De maman qui ressemble à ces ombres furtives.

Heureux d'en être là et seule expectative !  
L'horizon du voyage avec la nuit ressert  
Le même ennui, la même angoisse et ce désert  
Peuplé du seul voyage et de ses seuls convives.

La bouteille ou la balle ! exulte la captive.

Quelle joie ce voyage en un tombeau ouvert !

Je me suis inventé un voyage possible...  
Avec mon revolver et deux ou trois flacons  
Pour compagnons chargés à ma place, mettons,  
D'alimenter le fleuve en bonheur admissible.

Écoutez leurs chansons au sens très accessible !  
On reconnaît la proie à son nez rubicond.  
La barque nous attend et voilà sans façons  
Nous y mettons le pied ô loi irréversible !

Pas un flic alentour, un panneau illisible  
Et la grille est ouverte au bord du Rubicon.  
Si le gardien arrive en son seul caleçon,  
L'escampette dira si j'en étais la cible.

Comptez ô mes garçons la syllabe indicible !  
Car c'est au bout du vers que j'aime le soupçon.

Au diable pauvreté, pauvres et songe-creux !  
Je ne vous aime pas, votre amour me fatigue !  
Je veux être si seul, sans séries ni intrigues,  
Que toute l'écriture a le désir foireux.

Vos famines dehors n'ont rien de miséreux.  
Vous jouez à jouer avant qu'on vous endigue.  
Moi je suis déjà mort, je suis votre cézigue,  
Et mes jeux sont amers, cruels et douloureux.

Lisez, ne lisez pas, soyez fiers ou heureux  
Selon que par la queue ou le nerf on prodigue  
Les ors de la Nation ou du sexe les gignes

Que la tripette inspire ici aux plus nombreux.

Mais je ne vous hais pas car je suis malheureux :  
Sans amour et sans haine on est bon pour la bigue.

Qu'on croie à la bouteille ou au feu de la balle,  
La machine à écrire attend l'heure du temps  
Car l'attente est ici, visiteur haletant,  
Sur le seuil ombragé de lune radicale.

Avec qui cette orfraie en passant se trimballe ?  
Flacon inachevé toujours s'impatiant  
Ou plomb avant fusion dans la poche pourtant ?  
Le gardien à l'œil nu observe l'ithyphalle.

En amputant la croix de ses bras à la balle  
L'homme qui vient ici profaner en titan  
La mort qui le priva de Dieu et de Satan  
Remodèle le pieu en parfait cannibale

À l'image de sa machine théâtrale :  
Le pal est dans l'anus de ce vieux Léviathan.

## Chapitre X

Le combat désormais était inévitable.  
Le gardien ajusta son trop grand caleçon.  
Il prenait ce soir-là sa première leçon  
De poésie et de nouvelle véritable.

Car l'autre était armé d'un lumineux portable,  
Un œil qui voit la nuit non sans satisfactions.  
Le réseau alerté éveilla les factions.  
Dans le dos agissait pourtant le connétable.

Mais l'odeur du flacon et sa taille louable  
À ce maître des lieux qui aimait les garçons  
Inspirèrent sans plus une aimable chanson  
Dont il était l'auteur à ses heures chômales.

Et l'autre pris de court fissa se mit à table  
Oubliant les réseaux et leurs contrefaçons :

« Je suis, je ne suis pas, je possède ou je n'ai  
Rien d'autre sous la main que cette alternative :  
Le moraliste en vogue ou ma fille adoptive.  
Si je ne me tue pas avant le déjeuner

L'après-midi verra mon menton couronné  
D'herbe et de ce plancher que la vache captive  
Nourrit sans le savoir de beauté convulsive.  
Que pensez-vous de moi ô filles de l'Aîné ?



Celle-ci me connaît sans jamais se donner.  
Si la morale est sauve et s'il faut que j'écrive  
Ce que ce pur breuvage inspire à ma dérive  
Que personne n'en souffre et que je sois damné !

Il faut que je sois seul et le seul concerné :  
Cette fille a de l'Art la geste plumitive. »

À ces mots le gardien, ne sentant plus sa joie,  
Ôte son pyjama et exhibe tout droit  
Ce que sa femme veut se mettre dans l'étroit  
Conduit dont nul enfant ne fut jamais la proie.

« La nuit m'en soit témoin, voilà ce que j'envoie  
Comme message clair au coq et à la croix !  
Poète je ne suis, qu'il fasse chaud ou froid !  
Mais pour aller au fond, j'en connais bien la voie.

Tout le monde connaît le secret que j'emploie,  
Ni drogue ni outil, c'est mauvais pour la voix !  
Forte est la tentation de creuser dans l'endroit  
Surtout si c'est la nuit, sinon je me fourvoie.

Bien jeunes sont ces corps sous l'herbe qui verdoie  
Ah ! Vous êtes mon frère ou je ne suis plus moi !

J'amène une truelle et le burin d'office,  
Le marteau nécessaire et la lampe-tempête.  
Le ciment est tout frais, ça va être sa fête !  
Justement ce matin c'était moi de service...

À cet âge la fille ignore les sévices...

Une fois qu'on est mort on a perdu la tête !  
Cela dit pour en rire en pensant à perpète...  
On ne sait même pas à qui on doit ces vices.

La question qui m'ennuie attendra le supplice  
Si jamais ça m'arrive et que sur la sellette  
J'en vois de toutes les couleurs, et sans braguette !  
Ah ! Pire que la poésie, c'est la justice !

Voyons ce que promet l'ombre de ces coulisses...  
Mon petit doigt me dit qu'il faut qu'on s'y arrête ! »

Ainsi de chaque personnage : il s'interpose  
Entre mon inertie et sa propre fiction.  
Procédé narratif, palliatif de l'action...  
Il faut bien que la rose appelle une autre rose.

Mais je voulais l'ouvrir cette maudite chose !  
Desceller le couvercle et changer l'inaction  
En poème obsédant comme une explication  
Inspirée par la nuit qui plombe et qui s'impose.

Le jour, je ne bois pas, l'existence s'oppose  
À tout essai d'aller plus loin que l'attention.  
Je ne dis rien du feu chargé de destruction.  
Mais un matin ma mort affectera leur prose.

Ne comptez pas sur moi pour qu'enfin la cirrhose  
Change le personnage en fils de la Nation.

Pourquoi pas un gardien et en lui cette idée  
Que l'existence cache et même s'en défend  
Un secret bien gardé comme en connaît l'enfant ?

C'est au bout de sa queue élégante et bridée

Que l'anús de ce monde entretient ses orphées,  
Premiers en la matière et pères de leur chant.  
Travaux qu'on entretient du lever au couchant  
Pour que la nuit s'amène au rendez-vous des fées.

Il faut alors que le gardien en sa nuitée  
Revisite les lieux, dehors comme dedans,  
Et dans la chair en deuil rejoue en confident  
Éternel et joyeux son rôle de protégée.

À chacun son vicieux avec sa galatée :  
Dans l'interstice étroit le secret est prudent.

Je bannis la fumée et la pilule en soi,  
Vos grottes, vos trottoirs et le flic en cavale,  
Vos cercueils, votre foi, les joueurs de baballe,  
Les enfants en réseaux et le bonheur chez soi.

Je n'ai pas un voyage en tête et quant à moi  
Rien pour tuer dans l'œuf mes mœurs artisanales.  
Je joue avec le feu mais sans le feu ô mâle !  
On ne me verra pas ciseler dans l'émoi.

À mon âge c'est sûr le suicide est un roi  
Et sa reine est bien lente à perdre les pédales.  
En parlant d'elle soit : ses façons commerciales  
Justifient les prégnants tarifs du désarroi.

Une chauve-souris se perd dans le beffroi...  
Je n'irai pas mourir en vieille souche anale.

Soulever le pétard à la hauteur des yeux,  
Pas celui de la reine à l'imposant office...  
Le calibre a raison de tous les sacrifices.  
Ce trou géométrique est loin d'être soyeux !

La crosse est une offense aux douceurs de mes deux.  
Je t'ai tenue souvent avec un verre en lice.  
Le miroir a perdu ses joyeuses malices  
Et tu n'apparais plus en poète hasardeux.

Le curseur s'en approche, exige des aveux,  
Un pénultième ouvrage avant l'ultime esquisse.  
Et la mort en sursis se cherche des complices.  
Je ne me suis jamais senti aussi nerveux...

Trou de balle, c'est dit ! À poil et sans prie-Dieu.  
Jamais je n'ai été si prêt de tes délices.

Voilà, le verre est vide et je ne suis pas mort.  
La mort lente est au bout de la nuit sans voyage.  
Alors comment conclure immobile et sans âge ?  
: Le soleil en fusion lâche une goutte d'or.

Je ne serais jamais assez seul, pauvre corps !  
Il ne faut pas compter sur leurs apprentissages.  
L'honneur et le respect construisent leurs messages  
Et tous leurs monuments nourrissent l'athanor.

Je n'en suis pas la proie ô soleil qui s'endort  
Sur mes lauriers d'été, d'hiver et de villages  
Traversés pour en vivre et oublier l'outrage  
Commis sur ma jeunesse : une autre goutte d'or

Achève le sommeil et ouvre au croquemort :

: Voici le verre plein comme au premier langage.

À quel âge pourtant convient-il de partir ?  
La question s'est posée en maintes occasions...  
Jeune ou vieux le désir conseille l'évasion,  
Mais certainement pas en inconstant martyr.

Les ouvrages du temps sur le corps au sortir  
D'une vie de travail et autres affections,  
Sans parler de l'esprit et de ses convulsions  
Fort éloignées de la beauté, sans élixir

Conduisent à l'asile et aux petits plaisirs  
De ce compagnonnage ami des rétentions  
Et autres déplaisirs qui limitent l'action.  
Ah ! si la guerre était un intègre loisir !

On ne condamne plus l'assassin à ces tirs.  
Encore moins le vieux qui pose la question.

Se laisser prendre au piège et louer le chasseur...  
Comment ne pas l'attendre à la fenêtre ouverte  
Sur le plus froid hiver que la mémoire experte  
Reconnaît au premier coup d'œil du promeneur.

Quelle rencontre enfin après tant de sueur !  
Le coup de feu traverse une plage déserte  
Où se couche la vague en pure, pure perte.  
Spectacle de moi-même avec sang et lueur !

Ce cadavre est le tien dans le sable voleur,  
Visité par la vague aux coquilles offertes.  
Maintenant le chasseur se promène et concerte

D'autres projets de mort, d'une tout autre ampleur !

Ô lointain personnage inventé par erreur  
Un jour de rétention quand l'esprit en disserte.

Non ! Je ne me vois pas attendre ainsi la mort !  
Sans combat contre l'autre ameuté pour la forme  
C'est la bigue ou la balle, à moins que je m'endorme  
Pour ne plus revenir en bien sous tous rapports.

Quel cadavre nouveau éprouve du remords ?  
Quel ancien praticien de l'art et de l'informe  
Connaît des jours meilleurs dans la nouvelle norme ?  
Tout est vieux ici-bas car le Monde s'endort.

Or le sommeil est roi plus que la mort dehors !  
C'est ici, en dedans, que le temps se transforme.  
Une bête gisait dans l'ombre cruciforme.  
Vous ne verrez jamais ni l'ombre de mon corps.

Pas cette mort, ma sœur, et le temps moins encor :  
Maintenant ou jamais le désir est énaurme.

Pour moi le connard type est éliminateur.  
Pas de connard sans l'exercice de la coupe.  
Poètes guillotins abonnés à la soupe,  
Larbins des hiérarchies : des administrateurs !

Qu'ils châtient le langage ou pratiquent menteurs  
Le synonyme argot ou le verbe du groupe,  
Ces besogneux du style et du moral des troupes  
Font de la poésie un fourgon à chanteurs.

C'est avec ce train-là qu'on en devient auteur.  
Rien d'autre sous le front et ça sent l'entourloupe.  
Qui a raison et qui a tort, à la découpe !  
Pets-de-loup, rats-du-cul, argousins et facteurs !

Il n'y en a pas pour tous les goûts des profiteurs !  
Et légion sont ceux qui voient voler des soucoupes

Avec dedans la tête étonnée d'un artiste  
Qui n'était pas venu pour qu'on donne raison  
À ses essais de voir si poussant sa chanson  
Il s'était élevé au rang de concertiste.

Des fois ça fait du bien de tenter les touristes.  
On ne les choisit pas dans l'arrière-saison.  
Il faut que de l'été on boive les boissons.  
Une fois que c'est fait, l'auteur se met en piste :

Et voilà que faucheur comme pas deux hors-piste  
Un universitaire ou un con sans leçon  
Vous travaille la chique et demande rançon  
Sinon vous n'êtes plus poète ni styliste !

Ces bourreaux du travail et du chien aliéniste  
Vous privent vite fait de l'ère du soupçon.

## Chapitre XI

Car sans cette colère et cette joie d'émettre  
Sur la toile des jeux qui, oui, finiront mal,  
Qui serai-je demain dans ce lieu fantomal  
Où je n'ai plus le sens que j'ai pris à mes maîtres ?

Certes j'en ai donné même avant qu'on pénètre  
De mon intimité le caractère anal.  
La jeunesse a des trous de mémoire au final,  
Mais le reproche-t-on à celui qui veut naître ?

Si je me vois si vieux, ne pas me reconnaître  
En personnage né pour finir au pénal  
Est une aberration acquise au tribunal  
De l'écriture et de ses styles sans ancêtres.

Oui je me penche avec envie à la fenêtre :  
Et le passant en fait les frais, comme au journal.

Voyons si je suis vieux, assez pour à la fois  
Reconnaître les lieux et y jouer un rôle  
Que Protée en trois coups charge sur mes épaules.  
Voyons ce que ça donne et si je le conçois.

Mais la télévision en document sournois  
(Je ne dis pas narquois car j'en perds la boussole)  
En document pervers mais de fidèle école  
Me rentre dans la peau et l'acteur que je vois,



Que j'entends, qui est moi, ne trouve pas sa voix.  
Oh ! Quelle angoisse alors ! Plus rien ne sera drôle !  
Me souffle la compagne élue par la console.  
Qui suis-je donc si vieux, immobile ou pantois ?

En quelle compagnie on me tient autrefois ?  
Un papillon de nuit servira de bestiole.

Étrange sensation que procure le fait :  
Si je ne mets pas fin à ma propre existence  
Alors je me sou mets à cette obéissance.  
Pas moyen d'échapper ni même de bluffer...

La bigue au nœud coulant ou le feu en effet...  
Ou quelque autre moyen dont il s'agit, méfiance !  
De vérifier, têtue, l'histoire et l'efficience.  
Voilà de quoi, mon vieux, ton esprit échauffer.

Oublions l'hôpital et ses autodafés.  
Son roman est possible avec ses circonstances  
Documentées ou mieux, avec un peu de chance,  
Imaginées comme on accepte d'étouffer.

Encore un peu, Monsieur : j'ai peur d'être imparfait  
Au point d'avoir encore besoin des apparences.

C'est cette lâcheté qui me pousse à écrire,  
À vous imaginer tels que vous n'êtes pas.  
L'ordure du récit a de sérieux appas.  
Laboratoire ou non, j'ai du mal à sourire...

Pourtant dès le matin, après de purs délires

Qui ne m'inspirent pas d'autres mea culpa,  
La chronique interpelle un vieillard aux repas  
Médicaux et à l'heure indiquée pour le pire.

Demain sera demain, et quoi que je désire  
Le personnage existe et ne me dément pas.  
Qu'on t'appelle la mort, camarade ou bien trépas,  
Jamais tu ne sauras la vieillesse séduire.

Ou bien le vieux se donne à toi comme au martyr  
De n'avoir pas plus tôt mis fin à ses tracas.

Dès la première page et sans autre anecdote  
On voit le vieux crever entre deux compagnons.  
Qui bronche ? mais personne, on a trop peur des gnons.  
Le vieux s'est affaissé et la vieille radote.

Du coup je m'intéresse à cette vieille idiote.  
Peut-être Hélène sait et connaît la chanson  
Qui ménage le fil que ce vieux canasson  
Qu'on monte quelquefois en suçant la capote

Enfile dans l'aiguille à rapiécer sans faute  
Un passé dont le vieux, bandant avec raison,  
Avait imaginé l'amour et la maison.  
Ainsi le vieux toujours tricote et détricote.

Moi aussi je m'emploie à courir l'échalotte :  
En écoutant venir la prochaine saison.

Je me vois dans la peau d'un de ces personnages  
Inspirés plus ou moins de la réalité.  
J'entre par effraction mais je suis alité,

Tête dans le coussin et l'entrejambe en nage.

La fenêtre est ouverte et reçoit les ramages.  
On est à la campagne, avec docilité,  
Puant la rue obscure et la félicité  
Des trottoirs en vitrine et du plaisir en cage.

Homme ou femme on verra : c'est l'enfant qui partage.  
L'histoire vient ensuite et son analité  
(Avec un n ou deux) est la spécialité  
(Ça tombe bien, pas vrai ? Voilà son avantage.)

De la maison en route, ah quel maigre potage  
Qui promet discipline et immobilité !

Mais l'immobilité n'est pas l'œuvre conçue  
En un temps moins propice à l'erreur capitale...  
Te voilà casanier, te desséchant la dalle  
À force d'y penser ; la voie est sans issue.

Seul ou pas c'est la chambre et la femme aperçue  
Entre rideaux et murs, silencieuse et totale,  
Qui prend son importance entre ces intervalles  
De joie et de panique, adorable sangsue

Qui prend au personnage avec sa foi reçue  
Et son prochain voyage, ô médiocre vestale,  
Ce qui reste de chant et de sang cannibale.  
Ô voyons si la rose est amère et déçue.

Elle peut l'être enfin, personnage et tissu  
De fils subtilisés à la fable initiale.

## Chapitre XII

Les rites du poète engagé dans l'envoi  
Qui clôt son infini et l'empêche de vivre  
Comme pourtant il a vécu avec son livre,  
Le seul possible alors en ce sinistre endroit.

Il s'adonne à l'ennui et à ses désarrois,  
Jouant l'après-midi et le soir il s'enivre,  
Redisant cet envoi qui jamais ne délivre  
Les démons invités à calciner sa voix.

Enfin la nuit l'assomme et il rêve de toi,  
Toi qui jamais là-bas et pour mieux le poursuivre  
Ne promet l'aventure à moins d'un bateau ivre,  
Impossible saison en ton château sans toit.

Au matin il est seul, seul avec son patois  
De poète achevé et qui doit lui survivre.

Qui as-tu convaincu ô poète fini ?  
Pas même la concierge aux yeux de braise ardente,  
Ni le noir paysan à la langue apparente.  
Te voilà seul au monde et pas même banni...

Libre comme le vent qui te poussa ici,  
Entre la terre et l'eau, coquille à l'habitante  
Aussi rêvée que morte, ou fille fainéante.  
Maintenant, fils de rien, tu as d'autres soucis.

Le temps va s'achever comme finit l'ennui.  
Le soleil en déclin vivace dans l'attente  
Brime tes yeux lassés de poésie latente.  
Puis la lune peut-être éclairera la nuit.

Je ne te promets pas une fin aujourd'hui :  
Salue ton personnage et la chance retente.

Qui sont ces animaux qui semblent apprécier  
L'enfermement ici avec moi pour spectacle ?  
La fenêtre est pourtant ouverte sans obstacle...  
Qu'attendent-ils de moi pour ainsi s'associer ?

Mais à qui en parler sans l'ambiance vicier ?  
Je ne voudrais pas qu'on m'initie au miracle :  
D'autres chats à fouetter m'attendent au pinacle  
De cette chambre en rond qui a ses devanciers.

On s'approche de moi, j'entends les chats miauler  
Sans toutefois chez eux provoquer la débâcle.  
Moi-même je n'ai pas la couleur de l'oracle.  
Personne ne viendra au moins pour m'épauler.

J'aurais dû m'informer avant de me piauler :  
Les anciens habitants hantent cet habitacle.

La poésie est... n'est pas... et on se bouscule  
Au portillon du Vrai en revue entrouvert.  
Musidor tient le seuil, le crâne découvert  
Pour ne pas saluer celui qui vierge encule.

Son chapeau à la main il pousse un monticule

De vers rimés ou pas, l'un étant le revers  
De l'autre qui se voit dans le tain à l'envers.  
Le paillasson durcit son poil au ridicule

Des prix qu'on se chamaille avec de minuscules  
Façons de discourir, mais avec foi d'expert.  
Le visiteur souvent dans le dédale perd  
Ou son sens de l'humour ou bien ses pellicules.

Car secouant le chef pour ne pas qu'on spéculé  
À sa place il sort et remet son vieil imper.

Tout bien pesé, et question poids je m'y connais,  
Ces animaux têtus qui hantent mon espace  
Ne sont peut-être pas les princes de la place...  
À les chasser voilà j'y vais de mon sonnet.

On récolte, dit-on, tout ce qu'on a semé.  
Je ne vois pas pourtant pourquoi dans mon palace  
Tant de haine sursoit aux emplois de ma race...  
Impossible avec eux d'ouvrir les guillemets.

Car j'ai beau leur parler ils demeurent muets.  
Ignorant les raisons de pareille disgrâce,  
Je m'épuise au dialogue et même je m'efface,  
Je souffle la réplique et de me remuer

Ainsi sur le plancher, quitte à me voir muer,  
Je rampe sur le ventre et au rideau m'enlace.

Soyons tout, soyons rien... Je veux bien me damner,  
En enfer méditer avec d'autres moi-même...  
Apprécier la douleur pour ses vertus suprêmes.

Et entrer dans la peau du soldat qu'on connaît...

À tout acte sensé oui me voilà fin prêt.  
Après tout, pourquoi pas ? On en devient énième.  
Chacun s'emploie à inventer les stratagèmes  
Qui font que l'on vit bien de semblables apprêts.

J'ai le choix de la bête et ne crains pas l'après  
Pas plus que le passé qui connut mon baptême  
Et maints décrets de foi en l'Homme et ses problèmes.  
Mais promettre la soif à un injuste arrêt,

C'est demander à sec au Diable d'abjurer  
Et à ses animaux d'accepter l'anathème !

La page blanche prouve à l'auteur qui l'endure  
Que l'écrivain en lui n'a pas trouvé *duende*.  
À force de chercher, sans projeter les dés  
Sur le tapis de l'existence, il fait figure

De tâcheron qui se répète et dénature  
L'enjeu de sa jeunesse et de ses procédés.  
Voilà pourquoi l'enfant ne s'est pas suicidé  
Et comment l'homme ainsi continue l'aventure.

Chacun de ces moments de doute le structure.  
Si le blanc s'interpose et que l'homme obsédé  
Par la complexité facile du godet  
Ne trouve pas le mot qui ouvre à la biture

Les portes de l'écrit, alors c'est l'écriture  
Qui juge son auteur indigne de bander.

S'il ne se passe rien, la poésie s'en passe.  
À moins que rien ne soit la poésie du temps.  
Promenant mes vertus et mes défauts patents  
Le long du cimetière où quelques-uns trépassent

Mais en si petit nombre et si étroit espace  
Que personne n'a peur d'y trouver son faisan,  
Je songeai à Hélène au nom si courtisan  
Qu'il m'arrive souvent d'en changer les impasses,

Égarant ainsi fait les ressorts de sa race.  
Je ne croisai personne à part quelque passant  
Dont je ne saurais dire, en pur adolescent,  
Si ce rôle incombait à ma froide grimace.

Nulle charogne ici m'imposa sa carcasse :  
Sur son nom je lâchai une goutte de sang.



### Chapitre XIII

Vous ai-je dit qu'elle a été assassinée ?  
Je connais l'assassin ; il croupit en prison.  
Longtemps j'ai cru savoir, mais pour quelle raison ?  
Qu'il y était heureux, près de sa cheminée.

Boit-il autant que moi ? Dans la coupe avinée  
Le miroir réfléchit nos semblables visions  
Inspirées par le temps et la télévision  
Et ce que nous savons de cette dulcinée.

Faut-il en traverser, comme Alice entraînée  
À un tel exercice à force de poison,  
Les fissures du tain qui servent de cloisons  
Pour ne pas resservir de fenêtres fermées ?

Qui es-tu, prisonnier de ma farce rimée ?  
Et qui est cette enfant qu'ensemble nous baisons ?

Si tu n'as pas dans ta maison la madeleine  
Et dans tes draps cette poupée au doux chiffon,  
Ainsi que la fumée au sinistre plafond,  
Tu ne sais rien de la douce et fameuse Hélène.

Le temps jouait avec le temps, et cette haleine,  
Qui enfume au présent ton imparfait salon,  
Retrouvait le chemin, jalon après jalon,  
Et s'animaient ces carafons de porcelaine.

Que de jouets avec Hélène ! Ô que revienne  
En une fraction de ce temps, cette chanson  
Qui plus que toute autre exhorta, saine boisson,  
Le noir maître des lieux à rappeler sa chienne !

Pas de rideau tombé pour cette comédienne :  
Ce n'est qu'une poupée et voici sa leçon.

Au premier acte un personnage à l'air commun  
En chaise longue et sans parole est immobile ;  
Un bon quart d'heure et le rideau tombe facile...  
Le spectateur n'a rien appris, pas un emprunt.

Au second acte un autre arrive, inopportun  
Ou pas, et saisissant l'autre par son textile  
L'emporte sous le bras, passager ustensile.  
Au troisième il revient et observe quelqu'un,

Quelqu'un qu'il s'agit bien soit de mettre au parfum  
Soit de détruire ainsi car il est inutile.  
Rideau. Au quatrième, un autre se profile.  
Il est seul sur la scène et en quatre défunts

Partage son égo comme tout un chacun  
Au cinquième se voit octroyer domicile.

Tu connais bien la solitude et les ennuis  
Qui finissent toujours par arriver en masse  
Si la chance a tourné avant qu'on te ramasse.  
Tu ne connais rien d'autre à part le noir des nuits.

Ce que tu ne sais pas en prison te conduit

Au pays du soleil et des libres espaces  
Où le corps et l'esprit forment la carapace  
Pour une fois ensemble et enfin aujourd'hui.

La lumière t'aveugle et la chaleur construit  
Les murs de ta jouissance et de toute la place  
Que prennent maintenant ton rêve et ton audace.  
Te voilà dans le monde aimable et introduit.

Mais tout ceci n'est que fiction, le seul produit  
Qu'une vitre crasseuse en sa toile baverse.

Hier au téléphone il entendait des voix.  
Aujourd'hui il a bu tant et si bien qu'il rêve.  
Mais il est impatient et voudrait que s'achève  
Au plus vite le jour et que la nuit le soit !

Mais le sommeil est rare à la hauteur de soi...  
Hélène qui se tait, Hélène qu'on enlève,  
Hélène dans le lit mais pour pas qu'il en crève...  
Il a beau la multiplier, elle déçoit.

L'écran du téléphone à des airs d'autrefois.  
Cette modernité sans doute ne relève  
Que d'un désir commun à tous ceux qu'on prélève...  
Habile politique et commerces adroits.

Demain, il le promet, jouissant de tous ses droits,  
Il mettra fin au jour, il en connaît le glaive.

Il mettra fin au jour où commence la nuit.  
Mieux vaut ne pas reprendre où commence l'aurore.  
La mort en est violente et la douleur encore !

Voir le jour commencer n'inspire pas l'ennui.

Dehors un enfant joue à retrouver le bruit  
Dont le trottoir résonne à cette heure sonore.  
De ma fenêtre avec envie je collabore.  
Mais j'ai tant oublié et tant souffert depuis !

Je ris de cet idiot qu'Hélène a éconduit.  
L'enfant ne comprend pas, la rose veut éclore  
Mais le jour elle dort et rien ne s'améliore,  
Ni loyer, ni enfant, rien n'est jamais gratuit.

Ce soir à la veillée et bien avant minuit,  
Il sera si tranquille, heureuse métaphore.

Cet autre qui s'ennuie à certaine distance...  
Ici le jour est clair : invite, appel, défi...  
Je m'accroche à un rêve, universel profit.  
Je veux être avec tous et je suis en instance.

Sommeil comme le cou de qui n'a pas la chance  
D'œuvrer avec les dieux et les maîtres d'ici.  
La nuit qu'on me conseille est une attente aussi !  
Je sais pourtant ceci : je n'ai pas l'existence !

Qui es-tu ? Je le sais. Que veux-tu ? L'apparence  
Des murs me le redit : ils se sont épaissis  
Au témoignage du voisin, qui est assis  
Sur le même balcon qui sait nos conférences.

L'un fixe rendez-vous, l'autre les transparences.  
Mais qui condamne l'autre à être raccourci ?

Piéger l'autre en son nid et rêver de voyages...  
Promesse de l'écran pour pas cher la vision.  
Un essai est offert avec des précisions  
Sur les taux de succès couramment en usage.

Mais rien sur les tombeaux ni sur l'étroit passage  
De la vie à la mort, rien sur les illusions  
Que notre promeneur fort de sa décision  
Cultive dans le bloc sous forme de messages.

Il ne fuit pas mais va, prêt à tous les partages,  
Où le mène son pas, nu et sans provisions.  
L'aventure est ailleurs qu'à la télévision  
Et l'homme qui le sait est à son avantage.

Certes l'œuvre mérite un ou deux ajustages :  
Mais à choisir son heure autant sans évasion.

Ah ! Quelle hésitation et quelle douleur lâche  
Saisit l'opportuniste au moment de choisir  
Entre la vérité qui borne le plaisir  
Et la justesse qui facilite la tâche !

Me trouvant en attente, amer et sans panache,  
Je refermai la porte avant d'approfondir  
Ce qu'elle me voulait enseigner du nadir  
Où je divaguais comme un vulgaire potache.

Quelques verres bien pleins derrière la moustache  
Et je trouvai l'endroit propre à me rendormir.  
Des rêves on en fait, parfois même à frémir,  
Mais celui que je fis, si toutefois ne cache

Mon incompréhension, ne m'enseigna macache !

Voilà comment la nuit on se met à vomir.

Celui qui sait ne sait pas tout de ce qu'il sait.  
Il en ignore au moins toutes les conséquences.  
On a beau se méfier des courtes apparences  
Ce sont elles qui font que l'on se méconnaît.

Et longue est leur histoire au chevet de l'essai  
Que l'un tente d'écrire et que l'autre devance.  
Si nous n'étions pas deux au moment de l'instance  
Mais nous sommes la paire et le temps est pressé.

Dans la marge ou l'étroit interstice creusé  
Pas de place pour l'un si l'autre est en avance.  
Cet infini écart explique bien la chance  
Mais sans l'offrir à l'un plus qu'à l'autre abusé.

J'en causais à Hélène un soir comme exposé :  
Elle me rit au nez et reprit sa romance.

« Le roman est dessous. Gratte un peu, ma mignonne.  
Force ton ongle. Entre les lignes tout se lit.  
Tout se donne, même le temps sous le vernis  
Des choses dites et non dites. Je bouffonne.

Le lyrisme n'a pas sa place. Je marmonne.  
Partageons les secrets maintenant que le lit  
De terre t'environne. Ah ! j'en ai le tournis !  
Mauvais pour la césure et la rime. Je donne

Au burin tout le sens que le marteau entonne.  
Dessous tu entretiens la preuve du conflit...  
Mais le roman s'en passe. O finis infinis !

Le récit prend racine et ta race bourgeoonne.

Ton ongle avec la mort revient en amazone.  
Le chapitre suivant explique le délit.

Aussi restons-en là. Au I inachevé.  
Peut-être le dernier. Le moment à confesse.  
Devant tant de témoins ! Bien après la caresse.  
Je ramenaïs, des lourds travaux de mon chevet,

Le texte et l'or d'un temps passé à retrouver.  
Entretiens tu t'éteins, peut-être par faiblesse.  
Je ne saurais jamais de qui tu fus maîtresse.  
De moi ou de la mort. Mais faut-il éprouver

Ce seul ressentiment pour enfin approuver  
Le choix du lieu et de la nuit ? Et je m'empresse  
D'ajouter : Je suis le visiteur. Toi l'hôtesse.  
Je n'irai pas plus loin. Le voyage est larvé.

Nous n'avons pas la chance et le vol réservé  
N'a pas de sens non plus. Quelle était la promesse ? »

Disant cela le malheureux revient chez lui.  
Il est plus de minuit et dans le ciel sans lune  
La nuée s'épaissit. Les effets de la brune  
Sont encore dans l'œil du passant. Plus l'ennui.

Paranos et connards traînent la patte ici.  
Mais notre homme est discret et rien ne l'importune.  
Il traverse le temps, mais sans chercher fortune.  
On ne reconnaît pas ce passant imprécis.

Il veut tuer quelqu'un mais il est indécis.

Cette fois l'accident, par de grosses lacunes,  
Ne convaincra personne et la raison commune  
Mettra fin à la fièvre et aux thèses du psi.

Mais le seuil est lointain malgré le raccourci.  
Il se perd, arpentant les allées une à une.

Mais qui rencontre-t-on quand c'est la solitude  
Qui malmène nos pas dans ces tristes jardins ?  
Un éclairage en biais force les citadins  
À reconnaître l'ombre avec exactitude.

Mais notre personnage est dans l'incertitude.  
Il ne sait où aller, morose baladin  
De ce monde ambigu où le joyeux gandin  
Du commerce télévisuel se dénude

Pour paraître conforme et doué d'aptitudes  
En rapport avec l'art de donner en radin  
Et de recevoir tout avec ordre et dédain.  
Il revenait du cimetière et l'habitude

Des lieux le remplaça, non sans sollicitude,  
Devant le vieux comptoir des fidèles mondains.



## Chapitre XIV

C'est la peur de la mort ou le désir d'encore  
Revivre les saisons et leurs plaisirs inouïs  
Qui rejoue le même homme au visage réjoui,  
Satisfait même de sa pensée indolore.

Respirant le bonheur il attend que l'aurore  
Jette le soleil noir dans les draps de son lit  
Ou du lit de passage à l'heure de l'oubli.  
En attendant il est bien seul. Il élabore

Des plans confus mais prometteurs et en déplore  
Plutôt l'aspect rébarbatif. À la merci  
D'un coup de feu que l'autre expose et éclaire,  
Il s'accroche à ce zinc et furieux en explore

Et le moindre voyage et le prix que minore  
Un troquet averti mais au cœur endurci.

Entre le vieux camé et le jeune poète  
Pierrot (appelons-le ainsi pour le clouer  
Lui aussi au poteau) Pierrot est le jouet  
D'une hallucination à l'angoisse incomplète.

Les brandons de la joie illuminent sa tête.  
La douleur est bavarde et l'inconscient troué  
D'instant si solennels que le voilà noué.  
Une pute aux yeux clairs explore sa braguette.

Mais le plaisir ailleurs inspire la branlette.  
La fille en animale a beau la secouer  
Les mots imposent leur roman inavoué  
Tandis que les mondains renouvellent la fête.

N'en pouvant plus la pute avouant sa défaite  
Vante la turgescence et revient échouer

Dans le noir amalgame et les récits de crise.  
Pierrot n'en pouvant plus frappe le songe-creux  
Et sur le crâne aigu du vieux camé chancreux  
Vomit toute sa haine et du poing pulvérise

Ce qui reste du verre et de sa male emprise.  
S'il sort d'ici sans le mot juste en amoureux  
Il est bon pour revoir le jour nu et fiévreux  
Et tout recommencer, avare et sans surprise.

Il sait pertinemment et jusqu'à la trahison  
Qu'il faut tuer quelqu'un, heureux ou malheureux,  
Avant de se tuer, loin de ces culs-terreux.  
Mais avant tout il faut prévenir la méprise :

Il éjacule enfin, imposant sa maîtrise  
D'un jeu devenu dès lors plus que dangereux.

Dans ces moments jaloux faut-il précéder l'acte  
Par un discours construit et pourquoi pas si clair  
Qu'après l'acte l'émule ébloui par l'éclair  
Ne se fait pas si rare et justifie l'entr'acte ?

Terroriste dans l'âme et soucieux que le pacte  
Ne souffre de défauts inhérents au transfert,

L'homme, si c'est ainsi qu'il se nomme en enfer,  
Sent qu'il faut expliquer et le voilà qui jacte.

Il veut faire des vers, mais en autodidacte,  
Cherche rime, raison, amour, même concert,  
Comme on cherche querelle à l'ami trop disert  
Qui menace l'effet et l'éditeur contracte.

Quelqu'un remplit son verre avant qu'il se rétracte :  
Un clin d'œil à la pute et elle le ressert...

Igitur le mondain, Musidor le poète  
Jettent la pièce en l'air saturé de renvois.  
Et Pierrot l'amateur de croix et de pavois,  
Caressant à rebours le manteau de sa bête,

Trace d'un doigt précis les mots de la goguette  
Qu'il est venu ici honorer de sa voix.  
La cendre du comptoir reçoit un art grivois  
Où le mot mort n'est pas sujet à escampette.

Personne en ce bordel à part ses exégètes  
N'entend malice, aigreur, ni douleur toutefois.  
Le plus gros de la meute entonne enfin l'envoi  
Et le concert s'achève en communes branlettes.

Dehors tout est tranquille et la nuit incomplète  
Distribue aux passants ses primitifs emplois.

La bête est seule maintenant que tout roupille.  
Elle n'attend plus rien ni d'Igitur le nain  
Ni de Pierrot en proie au souci léonin.  
Musidor ouvre l'œil chaque fois qu'une fille

Alerte le passant que la tumeur titille.  
Rien dedans, rien dehors, pas même le venin  
De la critique en deuil ni de l'ordre canin  
Qui croît dans la nation et la joie des familles.

La bête veut rentrer dans sa chaude coquille.  
Elle en griffe la nacre et les jours saturnins  
Qui empoisonnent lentement son féminin.  
Voilà comment de rue en rue on se bousille.

La piquêre à l'octave en voit un qui sourcille :  
Il faut rentrer chez soi et attendre demain.

## Chapitre XV

Philosophie de merde et spectacle enfantin :  
Artémise en nuisette attend ce soir que l'Homme  
Rentre l'esprit ailleurs que dans son noir Royaume :  
Homme et Royaume ici désigne le pantin,

Le pantin qui lui sert de triste cabotin  
À l'heure du plaisir et de son clair fantôme :  
Aussitôt la voilà qui redevient la même  
Rencontrée au hasard, l'une ou l'autre catin

Portant le même nom plus ou moins clandestin.  
Elle prévoit le shoot juste après qu'il la nomme,  
Ne décevant plus l'autre à cause de l'idiome  
En usage depuis qu'il paye le festin.

Mais le sens à donner ce soir est incertain :  
Hélène est revenue en reine ou c'est tout comme.

Le paillasson frémit et un rai de lumière  
Apparaît sous la porte ; elle se jette hors  
Du lit et elle appelle en mesurant l'effort  
Que lui coûte son cri : la tête la première !

La Bête qui attend franchit cette frontière  
Mais sans aller plus loin que le reste du corps :  
Elle a souvent vécu cette possible mort :  
Et encore elle attend, prostrée sur son derrière,

Un signe d'impatience, un effet sans manière,  
Élan du désespoir, inutile ressort  
Au moment d'accepter les récits que le sort  
Impose à son sommeil de fausse aventurière.

La Bête suit le bord d'un tapis et peu fière  
Se couche sous le lit, ouvre un œil et s'endort.

« J'aime ce chat rugueux comme un autre poème.  
Il reconnaît mes nuits passées sous la Cité.  
Sa griffe me polit sans agressivité  
Et sa langue est la mienne, illisible et extrême.

J'attends de le comprendre et attendant il m'aime.  
Quelque chose me dit que cette mixité  
Témoigne assez de l'art que par complexité  
Un homme fait payer à mon petit système.

Son oreille poilue et son museau bohème  
Ne me racontent rien des voyages cités.  
Peu importe que l'homme et le chat excités  
Aient voyagé ou non ou par quel stratagème

Je me réveille enfin heureuse et en vous-même :  
Vous m'aimez vous aussi dans la simplicité

Du jour que les travaux annoncent dans vos pages.  
Je sais de votre Hélène au moins le noir roman.  
Je le relis toujours me demandant comment  
Le chat devenu Bête illustre vos tapages.

Quand par le cimetière en sinistre équipage  
Vous répandez les bruits de vos chiens occitans

Et que se lève noir le nuageux autan,  
À ma France je songe et à son vrai langage.

Alors ce chat si doux en parole et en âge  
Secoue sa vieille peau en étranger au temps  
Que poursuivent les mots de la Cité d'antan :  
Vous revenez au jour en joyeux personnages !

Et le minuit se change en midi nécrophage :  
Ah ! comme c'est obscur ce changement gitan !

Ne me néglige pas, ô voyageur avide  
De substance et de gloire ! Ici est mon repos  
D'accessoire passé et d'ignare cabot.  
Homme ou femme je suis la loi liberticide.

La Bête qui se change en chat plus que stupide,  
Citoyen de la langue et de ses vains propos,  
Ce chat que je caresse et dont je sens la peau  
Muer comme serpent que sa croissance bride,

Ce félin donnera un enfant si perfide  
À ce Monde fini où ton ancien tombeau  
Remet au goût du jour ce tortueux nabot  
Qui jamais ne servit de rime à ton égide,

Si perfide et si vrai que ton faux homicide,  
Inventé pour limer tes expédients verbaux,

Ne laissera au monde et à ses habitants  
Que sa peau pourrissante et sa gueule muette.  
Celui qui croît la nuit ne peut être poète :  
La langue est nationale et appartient au Temps.

Tu me voulais obscure et misérable actant,

Mais je suis ta catin, risible mais prophète.  
Hélène n'a pour nom que la rime seulette.  
Son tombeau de papier ignore le printemps.

Voyons si je suis claire, échappant au Gitan  
Qui se voulait plus saoul que son anachorète...  
Enfin le jour paraît et le chat sans sa bête  
Lape le lait, griffe la peau et va l'antan

Car ce jour est le même et la nuit arpentant  
Tes décors de théâtre annonce une autre fête. »



## Chapitre XVI

L'amigo Igitur, comme pas un mondain,  
Observa l'escalier qui montait dans l'étage.  
Enfourchant un balai propice au remontage,  
Il exerça son pied, non sans quelque dédain,

Sur la première marche, en parfait baladin.  
Les mots lui venaient purs et même d'avantage.  
Il en trouva la rime après chaque comptage  
Au rythme qu'imposait la rose du jardin.

Qu'elle vécût en garce auprès d'un muscadin  
Méritait promptement et sans autre enculage  
Qu'on s'y intéressât au moins par figolage.  
L'ami la canne en l'air et le museau badin

Entonna dans la cage un chant moudjahidin  
Qui sens dessus dessous mit tout le voisinage.

Musidor arriva sur ladite entrefaite.  
Un intellectuel relevant de la gent  
Qui de mémoire en droit normalise l'agent  
Au point qu'on ne va plus à l'école en poète

Lui barra le chemin, un trottoir à branlette  
Dont la porte cochère abrite un contingent  
De muses sans sommeil et de rêveurs régents.  
L'ami envisagea la poudre d'escampette

Mais ses jambes dessous, redoutant la défaite,  
Se raidirent sur place et le flic outrageant  
Sa chevelure folle emboucha l'indigent,  
Lui conseillant l'aveu pour toute chansonnette.

Il remit sa cuillère ainsi que l'allumette  
En espérant peut-être un oracle indulgent.

Pierrot, le pied prudent et l'œil sur l'autre rive,  
Espéra l'explosion afin de filer doux  
Sous le pont en éveil où allait le bagou  
Des témoins du ramdam, meute approximative.

Il s'y joignit pourtant avant qu'on le poursuive.  
On ne sait jamais bien ce qui couve dessous,  
Mais c'est ainsi que l'homme enfin reste debout  
Avec ceux de sa race ou de l'aire adoptive.

Il avala le sel de façon préventive  
Et dégueula dans ce qui pouvait être un trou.  
Aucune raison de le prendre pour un fou.  
L'arythmie, imprévisible jeu, s'y cultive.

Il résista pourtant à l'attaque fictive :  
Il était avec eux, fier et au garde-à-vous.

Igitur réclamait au policier en nage  
Son aristocratique universalité  
Que l'huissier retenait de son autorité,  
Soupçonnant toutefois l'effet du surmenage.

Musidor maintenu par le même attelage

Se référerait plutôt à l'actualité,  
Non sans conclure aussi à la moralité  
Que sa muse inspirait à propos du carnage

Qui n'avait pas eu lieu... Et dans cet équipage  
Ces braves compagnons de la fatalité  
Qui écrase son homme et son absurdité  
Furent conduits au poste et sitôt mis en cage.

Pierrot n'expliqua rien de ce vain cabotage  
Aux nouveaux compagnons de sa précarité.

Pour être dessaoulé, il était dessoulé !  
La foule encore en masse agitait ses enseignes.  
Un malheureux boîtait et voulait qu'on le saigne,  
Mais pas de fille en vue alors que le poulet

Cernait le moindre effet d'insoumission dans les  
Regards de la critique annoncée comme on règne  
Sur la publicité et les vœux qu'on renseigne.  
Dessaoulé mais heureux d'avoir laissé filer

Les arguments salés d'un impropre pamphlet,  
Il décida d'attendre avant qu'on le restreigne.  
La rue finirait bien par laisser ses araignes  
Et retrouver céans grisettes et valets.

Certes la Loi permet qu'on daube ses palais,  
Mais de là à jouer à se donner des beignes...

Igitur rechanta sur ordre de son juge  
Ce qu'il avait chanté par pur amusement,  
Mais la menace était d'un genre musulman

Qui inspire à ses pairs un meurtrier grabuge

Dont il est interdit, surtout par subterfuge,  
De rire sans pleurer ou de pleurnicher sans  
Avoir donné au moins une goutte de sang.  
Son chant est ambigu et il cherche refuge

Derrière le refrain que le juge méjuge  
Car au second degré le sens est indécent  
Comme au premier il est fatal à l'innocent.  
Du coup le magistrat, un peu comme on adjuge,

Frappe sur le comptoir : « L'Enfer qu'on ignifuge  
Donne soif aussi bien à Dieu qu'à son passant ! »

On vit même Artémise en nuisette aérienne  
Descendre dans le feu et prendre un saint plaisir  
À donner le spectacle, attisant le désir,  
De sa propre existence entre les mains vauriennes

D'un qui sous le couvert de poésie ancienne  
Se vautre dans la tombe à sinistre loisir,  
Ne craignant nullement, le poussif, d'y moisir  
Pour le reste du temps qui pourrit son haleine.

Même le juge en croit ses yeux fous de l'aubaine.  
Levant un verre vide il a peine à saisir  
Le sens de ce théâtre et on le voit gésir  
Sur la croix que simule en joyeuse chrétienne

L'épouse du poète amoureux fou d'Hélène :  
« Entre Igitur et Musidor, lequel choisir ?

Mugit-il saisissant à deux mains les nichons

Comme s'il s'agissait de l'avenir de France.  
Il croit s'en abreuver comme à quelque Jouvence  
Et sent la poésie flatter son bourrichon.

Il en bande, Zoïle, et comme il est cochon  
De nature et de droit il n'a pas l'expérience  
Du désespoir malin qui anime l'enfance  
Quand devenue majeure elle meurt patachon.

Les deux compères sont ravis et un bouchon  
Atteint les glands d'un lustre et retombe par chance  
Sur l'anus excité qui pète en apparence  
Mais en réalité exige le cruchon :

Tout entier il pénètre ainsi que ratichon  
Dans le cul de l'enfant et en toute conscience.

« Ah ! Trop saine justice en ce pays si vrai  
Que le faux est un mot de trop dans son lexique !  
On n'est jamais mieux dit qu'en cette République !  
Le maldisant poète en est tout désœuvré.

Ensemble franchissons ces classiques degrés.  
Que l'unité l'emporte et qu'enfin en musique  
Le cœur du panthéon national et mythique  
S'ouvre comme la rose en pétales dorés.

Saine et définitive elle admet le progrès.  
Elle ne vieillit pas, donne tort au critique  
Et à l'amant déçu qui en sonnet abdique.  
Tu ne fomenteras d'inutiles regrets.

Saine joie d'avoir faim au milieu du congrès  
Après avoir mangé la moitié de la bique ! »

Disant cela le magistrat ouvre les cuisses  
Et donne à voir l'enfant qui dort dessous le crin  
En attendant que la nation et son crincrin  
Le réveille et l'adopte et même l'étourdisse.

Il est fier de son œuvre et aime la justice.  
« L'héroïsme est entré dans un alexandrin  
Le jour où la victoire a gravé au burin,  
À la balle, au couteau, et à tous les sévices

Qu'on inflige au vaincu même après l'armistice,  
Ce que jamais on ne verra dans le pétrin ! »  
Le discours ne ment pas selon les deux flandrins  
Tout grandis par-dessous sans subir de supplice.

Tranquilles ne sont pas ni surtout aruspices :  
L'enfant ne promet rien dans l'écrin utérin.

## Chapitre XVII

Moi, Pierrot, saint d'esprit et de corps, prend au mot  
Les inventions et l'art rencontrés sur la route  
Comme je revenais, assailli par le doute,  
Du procès au tombeau sans autres animaux

Que le chat et le chien, l'un mondain et grimaud,  
L'autre passant ici en pleine banqueroute  
De la langue commune et de ce qu'on ajoute  
Pour paraître en papa d'un horrible marmot.

Je déclare sans haine et malgré tous les maux  
Que ces travaux d'enfer, raison de ma déroute,  
Instillent dès minuit, que je ne vous écoute  
Plus. Amis sans amitié, allez voir chez Plumeau

Si l'habit de poète est encore en promo !  
Moi, du bertsulari je préfère la joute...

Mais quelle course folle à travers le printemps !  
La pluie revient en force après la gelée noire  
Qui immobilisa avec son écritoire  
Cet oiseau de passage arraché à l'étang !

L'électuaire nou-veau est un orviétan.  
Printemps à la césure, ô l'année illusoire !  
N'attends-tu pas l'été et sa folle mémoire  
Qui nourrira l'hiver de passion et de temps ?

Courir me fait du bien car mon sang est gitan.  
De la simple chanson au chant inspiratoire  
Je me sens fait pour ça : Une chanson à boire.  
Que mon sperme ici-bas cultive l'occitan !

L'orage nous anime ô graine de titan !  
La boue de nos chansons est une belle histoire.

L'une est morte pourtant et l'autre me contraint  
À revivre en quidam ce que mon simple père  
A vécu avant moi pour envoyer ma mère  
Dans le septième ciel à quoi elle s'astreint

Encore. Épouses sans la nuit, à coups de rein,  
Quel reflet de miroir excite la chimère ?  
On n'a pas même droit à un peu d'éphémère.  
Et dès minuit l'esprit revient sur le terrain.

Si je n'écrivais pas, bite sur le lutrin,  
Et si je n'avais pas l'inspiration en terre,  
La nuit, cette salope au conseil adultère,  
Me surprendrait au lit en sage pèlerin.

Et la pute éloquente au voyage forain  
Me donnerait l'enfant, son âme et sa matière.

Trois femmes en un seul homme en proie à son temps.  
D'aubade en sérénade, à faciles lampées,  
Il avance ses nuits comme autant d'épopées  
À revivre avec elle et sous terre pourtant.

Il annonce un récit au détour inquiétant



D'un visage ou d'un cul, maudissant la flopée.  
Sur les trottoirs nourris de sa pharmacopée,  
Il choisit ou retient le désir et prétend

Retrouver la fusion de son métal chantant.  
À quand la quatrième, adorable poupée,  
Ô bouche qui s'avance et donne la lippée  
À ses contemporains amateurs d'orviétan ?

Ce sera la dernière, il en aura autant  
Que durera sa rose et sa folle équipée.

« Avec votre français, que de pain sur la planche !  
On imagine mal d'autres siècles sujets.  
Le verbe en prend un coup ; combien de ses objets  
Perdus dans les récits font la loi le dimanche ?

L'oiseau qui fait son nid sur une telle branche  
Risque de répéter, avec ou sans budget,  
Le refrain sans la strophe et le même trajet ;  
À cette allure on court la sérénade blanche

Quand le noir de la nuit personne ne déhanche.  
Or on veut gambiller et même s'outrager  
À défaut de quelqu'un pour nous les ouvragier.  
Triste soir qui promet une existence en tranche !

Avant de se coucher la caresse du manche  
Ne palliera donc point la solitude franche. »

Ce mec avait l'air con de qui rime en cadence  
Sur des alexandrins peu faits pour avancer  
Ensemble et d'un seul pas dans l'erreur du fossé.

Il était sur la route et vu son apparence

De rhapsode vieillot reconstruit dans l'errance  
Après avoir œuvré dans l'hymne et le placet,  
On était bien en droit de croire et de penser  
Que sa maudite langue ouvragait dans l'outrance.

Aèdes nous étions et francs de l'existence.  
Aussi d'un seul tenant, décidés à rosser  
Ce prétendu poilu d'un immortel passé,  
Nous lançâmes dans l'air de ce voyage en France

Le boomerang têtu de notre indépendance,  
Joyeux comme des fous qu'on vient de dénoncer.

Le sycophante avait la peau dure des cons.  
Plusieurs fois écrasé et pissant de la glotte,  
Il n'avoua jamais et de pose en parlote  
Trouva du temps assez pour rimer du flacon.

Trinquâmes nous aussi car la soif a du bon.  
Au moins le désespoir une fois pris en faute  
Est sujet à caution et fleure l'anecdote.  
D'aucuns pensaient déjà en tirer la leçon

Sous forme de roman ou tout autre façon  
Qui n'eût rien de fayot ni mal contre notre hôte.  
Pour l'esprit la chanson, pour le cul la capote !  
Mais le cafard avait l'œil vif et des soupçons...

On se voit enchaîné comme Ubu au balcon,  
Pas meilleur que la merde et moins bon qui popote.

Dégueulant pour chanter et pétant dans les marges  
Me voilà, les amis, sans masque ni plastron.  
Tout proche de la mort, transi et sans un rond,  
Je vais revivre encore et loger chez les barges.

Pas facile la mort au bout de la décharge !  
Le roseau qu'on disait ne pense ni ne rompt.  
Quant à la poésie et son piètre ronron  
Homme qui s'y dédie à la fin ne s'en charge.

Les chemins ont un bout, ceci à la décharge  
De ce qui fut premier et sonore clairon.  
Et c'est par là qu'ensuite à dos d'aliboron  
On en est arrivé à ignorer la charge.

L'homme que vous voyez n'a su prendre le large :  
Comme cycle mortel il a tourné en rond.

En voilà un chef-d'œuvre avec au bout la clé  
Qui n'ouvre pas la porte et se donne à la foule !  
Je suis entré ici comme un qui se dessoule  
Et qui sait bien qu'alors il faut bien la boucler.

Comme mes compagnons je me sens encerclé.  
J'aime ce périmètre où le pigeon roucoule  
Même en hiver quand c'est le vent qui tourneboule.  
Sans issue je rechante et le chant est bâclé.

Mais peu importe la chanson si l'oiselet  
Quitte le nid pour retrouver un autre moule,  
Celui du trou et de sa terre qui s'écroule.  
Ce vieil enfant connaît déjà ses osselets.

Marteau, enclume et étrier sont appelés

À taire le silence : il a perdu la boule.

Les fous sont en prison et par voie de justice  
Les damnés de la terre avouent à l'hôpital  
Avoir commis l'ennui mineur ou capital  
Sur leur propre personne avec ou sans complice.

Voir le ciel sans jamais éprouver ses prémices.  
Ici la mort survient hors de l'empan natal,  
Territoire infini et expérimental.  
L'homme est le prisonnier de ses propres délices.

Ne pas le voir pourtant par effet d'artifice  
De jour comme de nuit, ce sommeil est fatal !  
On ne vit pas longtemps dans le chaos mental  
Qui s'ensuit au matin : ou c'est un exercice

Et le rêve devient avec l'enfant : malice  
Ou pire : dérision. Voici le fou total.

Pas d'entrée en chanson ni rien de convivial.  
Le compagnon devant ne se retourne guère.  
Si j'étais le dernier, je n'étais pas son frère.  
Me suivait-on ? Je n'avais pas le sens filial.

Ces masques sont forgés dans l'orbe familial,  
Mais le trait est commun à l'assemblée entière :  
Est-ce bien le regard hérité de la mère ?  
Ou les chaudes tensions du sein patrimonial ?

Peu importe le nom ; le langage est trivial  
Comme à l'usine ou à l'école, ou à la guerre.  
On n'écoute pas, on lit : on sait même se taire ;

Le claquement de doigts se veut dictatorial.

Je ne serai plus ce que je suis, c'est crucial !

Il est même question d'en faire l'inventaire...

## Chapitre XVIII

Voici l'homme qui s'empare de l'homme, et ça :  
Celui qui ne travaillera jamais pour l'homme.  
« Entre l'idée et l'acte » il n'a pas de royaume :  
On ne le comprend pas ; espèce de poussah

Par lui-même conçu, il n'est ni fou ni roi.  
Pas même serviteur, ni facétieux fantôme.  
On ne sait pas non plus si lui-même se nomme.  
Ni s'il aime quelqu'un, que ce soit toi ou moi.

Il ne possède rien, ne cherche pas d'emploi,  
Mais connaît la façon, l'épouse et le symptôme  
Par quoi on reconnaît si l'art est autonome,  
Ce qui est bien utile en ces temps de pavois.

Bien sûr il n'est pas libre et souvent on le voit  
Tituber dans la rue où l'homme le renomme.

J'ai rêvé de cet homme étant adolescent.  
Je voyais bien son ombre et ses murs à l'épreuve  
De la nuit et des jours et de leur roman-fleuve.  
C'est dans ces moments noirs que la mort a du sens.

Mais la curiosité stimule le suspens.  
Ou tout autre raison est une belle épreuve,  
Au soleil ou ailleurs, sachant que tous les fleuves  
Finissent dans la mer avec leurs contresens.

L'homme devient un homme et l'enfant un absent.  
Il faut bien qu'à la fin cet homme s'en émeuve  
Et par la mort enfin, quitte à créer la veuve,  
Il enterre sa hache et à l'oubli consent.

Il faut être tout près de cet endroit croissant  
Pour mieux le désirer et refaire peau neuve.

Le mal et la douleur ont tant fait les beaux jours  
De l'homme en proie à ses désirs de pacotille  
Qu'il ne se trouve plus esprit qui en babille  
Sans se sentir au moins en retard d'un séjour.

La chanson si jolie a fini en discours.  
On en discute encore au sein de la famille  
Si quelque géniteur en dispense les billes :  
Au triangle ou au trou on s'amuse toujours.

Non, la douleur subit notre altier désamour...  
Certes la joie n'est pas plus heureuse à ses filles,  
Pas plus que le plaisir elle nous entortille  
Et ses tubes sont bons seulement au balourd.

Le temps décidément n'est pas propre au concours :  
Mais s'il faut s'abstenir voyons qui nous habille.

En voici un beau rêve ! Avec la coterie  
Au complet et fidèle à ses engagements.  
Ô noble rendez-vous des fées que le roman  
Une à une avantage au gré des literies.

Les noms se sont noyés dans cette féerie.

Nous ne savons plus trop ni pourquoi ni comment  
Mais nous revoilà prêts aux recommencements,  
Ni plus ni moins joyeux en cette infirmerie.

Certes le temps n'est plus aux vieilles vacheries...  
Le mot suffit au mot et le temps au moment,  
Par effet de réseau, voire même autrement  
Tant le plaisir est l'art ou la pédanterie

(Mais que choisir entre l'une ou l'autre ânerie ?)  
De renvoyer l'attente en ses appartements.

Mais la chair n'est pas plus triste que sa chanson.  
Et on ne lit jamais tous les livres que l'art,  
La science et la pensée inspirent au hasard  
Ou à la muse en soi qui dort à sa façon.

J'ai regardé le ciel circulaire et maçon...  
Qu'y vois-je que ne voit aujourd'hui la plupart ?  
Moi aussi je façonne avec le canular  
Mais mon livre a des airs d'hidalgo canasson.

Ou bien la marionnette a son aliboron...  
Et ce n'est pas le moindre excessif avatar.  
Si encore la nuit tournait au cauchemar...  
Le matin me voici debout sur le perron,

Saluant le passant toujours dans l'édredon :  
Je le suis à l'usine avec son saint patron.

— On ne traverse pas les murs sans s'y cogner.  
— Marcher sur l'eau sans joie appelle la noyade.  
— Aussi la main au feu guérit de la bravade.



— Payer plus que débit c'est encore y gagner.

Nous n'étions pas, anars, sur le point d'épargner  
Le flic ni le curé, pas plus que le malade,  
Tout type de sujet à larbine peuplade  
Que par cœur et par art nous voulions dédaigner.

Le proverbe a son charme et pour les aligner  
Sur le zinc ancestral, postés en embuscade  
Et prêts à tout tenter, hardis à la ballade,  
Nous voilà compagnons sans nous en éloigner.

— Toxique est la substance et de s'en imprégner  
L'homme atteint le sommet et la dégringolade.

Échapper à la mort par la gloire posthume  
Sans avoir joui ici de la reconnaissance  
Ne le console pas, ce mort sans ordonnance  
Que par patriotisme ou conscience on exhume.

J'en parlais à son fils qui portait le costume  
Un peu grand pour son âge et vu les circonstances.  
Nous foulâmes ensemble un terreau que la France  
Nourrit depuis longtemps de trop classiques plumes.

La larme qui tomba non sans noire amertume  
Et que dans mon mouchoir je cueillis en silence  
M'inonda le soir même avec quelle impatience !  
J'en conçus une angoisse à l'éprouvant volume.

Comment y retrouver le sommeil qui consume  
Le meilleur de la mort et de l'adolescence ?

Et pourtant en sortant du cimetière ombreux,  
Nous reçûmes les ors d'un soleil tout en liesse.  
L'un se réjouit et court, retenu de justesse  
Par celui qui s'en tient au rite douloureux.

Je suivais ce duo, joyeux ou malheureux...  
On ne me vit jamais verser dans l'allégresse  
Ou au contraire en proie à la noire tristesse  
Qui accompagne l'art de vivre en amoureux.

Je traverse le temps en voyageur fiévreux.  
La chaleur de mon front une seule maîtresse  
En éprouva la hargne et la belle vitesse :  
En mourut-elle en moi comme revit l'anxieux ?

Sortant du cimetière, ô soleil mes aveux  
De ta lumière encore appréciaient la paresse.

Bouffon si vous voulez, mais des enterrements  
Où votre suite en pute vierge et névralgique  
Borne votre existence, essai anthologique  
Que la Grille découvre au visiteur navrant.

Mille ans et plus de rythmes vains et de roman  
Tracent l'allée en fleurs et le côté tragique  
Des blocs couchés ou droits selon quelle logique  
Qui inspire mes vœux et mes meilleurs moments.

Me voici en voisin du très fier monument  
Où mon nom est gravé dans les feux de la brique.  
Ensemble nous avons rêvé de l'Amérique  
Mais je suis resté là pour que l'achèvement

Ne tombe dans l'oubli ou dans l'isolement —

Je réveille les morts de l'illusion comique.

L'Histoire est rattrapée, en soucieuse atalante,  
Par le roman sans fin de nos publicités.  
L'écran forme l'esprit et ses complicités.  
Ce n'est plus un secret mais l'illusion enchante.

Pourtant la terre ouverte et le feu qu'on invente  
Menacent le désir et l'œuvre des cités.  
L'angoisse est aujourd'hui, dans les complexités  
De l'histoire perso, le principe qui hante

Et qui pourrit la vie : ô femme qui déchante,  
Homme qui se méprise et enfants excités  
Au point que la berlue emploie les cécités  
Qu'on peut imaginer comme le sycophante

Remet entre les mains de l'ardeur gouvernante  
Les pommes du voyage et leurs atrocités.

## Chapitre XIX

Comme Crytile en son voyage en Hypocrinde,  
Me voici sur le quai prêt à prendre, inflexible,  
Le large et son projet peut-être inaccessible.  
Il se peut que je sois de la farce la dinde...

Je n'ai jamais, c'est vrai, voyagé vers ces indes  
Dont parlait mon aïeul du côté du visible.  
Et de l'autre côté, rivage imprévisible,  
Je ne m'aventurais qu'aux hasards de nos brindes.

Aussi me rejoins-tu avant que la mer scinde  
Notre amour « taciturne » et le prenne pour cible.  
Je n'oublierai jamais ce baiser indicible  
Ni l'éjaculation dans ta main qui me blinde

Contre d'autres amours... Vois comme elle se guinde  
Et me retient ici dans le champ du possible.

Qui est ce casanier rejeton du voyage  
Qui jamais n'a eu lieu ou seulement ici ?  
On dirait que son vers s'est, disons, adouci...  
Ce matin on le vit observer un nuage.

Il est vrai que le temps a changé les parages.  
Parlant de toi à l'autre on voit comment aussi  
Sa voix s'est étouffée et le sens obscurci.  
Dans leur cuir craquelé attendent les bagages.

Dans la gravure au mur figé l'appareillage  
Sur le quai abandonne un semblable récit.  
Ce qui reste est morose, immobile et précis :  
Nous ne changerons pas de sitôt, ma sauvage.

Heureusement j'ai la fenêtre et cet herbage  
Où paissent savamment nos tranquilles soucis.

La vache ruminant derrière la clôture  
Me prend pour un taureau et vomit le récit  
De trente années passées à soigner le sursis  
Sans se perdre de vue comme veut la nature

Du droit et de ses mœurs. Certes dans l'imposture  
Maintes fois j'ai refait le chemin raccourci  
Par l'attente et la hâte, toujours plus indécis  
Mais fidèle et patient comme veut la nature

De l'homme que je suis. Certes sous la toiture  
De la maison commune et de son apprentis  
Nous avons trop vécu et pas assez senti  
Les effets du printemps comme veut la nature.

Voici toujours l'été et cette autre aventure  
Qui m'offre la jeunesse et le viol consenti.

J'ai la campagne belle et le vin prometteur.  
Si je suis seul je chante et si pour moi tu dances  
Je me laisse griser par d'autres apparences.  
Dans le pré le bétail rassemble ses acteurs.

Je sors si ça me chante et je suis spectateur

Du troupeau qui me joue et rumine mes transes.  
Mais tu ne comprends pas et dansant tu avances  
Le long de la clôture dont je suis l'humble auteur.

Tourne en rond, ma catin, attachée au tuteur  
Qui soutient mon vertige et empêche l'errance,  
Ce voyage pas loin qui me ramène en France.  
Et couvre de baisers ce pauvre agriculteur.

Ah ! Quelle turgescence et sans admirateurs  
Pour recevoir ce sperme et pallier ton absence !

La campagne est un trou et le trou t'appartient.  
Soucieuse nudité que le lit argumente.  
Et il n'en faut pas plus pour que je m'alimente  
Du moindre mot osé si elle me retient.

Le matin ne promet rien si je me contiens.  
Quelle pratique enfin ici me documente ?  
Sur ta peau un lézard effrayé se lamente  
Et croit avoir atteint des triomphes anciens.

Une vache m'écoute, adorable maintien  
De la compagne nue et posant à l'amante.  
L'exercice du sang chaque matin augmente  
Le désir d'inventer encore l'entretien.

Quel taureau s'en plaindrait, simple d'esprit faustien  
Visitant à l'envi les trous d'une démente ?

Quelle folle en cavale est venue me hanter ?  
Ô moule de moi-même à quel soir me destine  
Cette enfant qui se veut aimante et clandestine ?

Et l'automne a rompu les plaisirs de l'été.

Me voici emmuré dans ma propriété  
En compagnie d'une étrangère qui coltine  
D'autres noires passions et pourtant je m'obstine  
À garder porte close et à m'y prétexter.

Quel hiver satisfait cette curiosité ?  
Le printemps d'ordinaire avance sa tétine  
Et l'été me retrouve en commère enfantine...  
Mais cette fois je joue avec l'éternité.

Ce n'est pas de l'amour et j'en suis entêté !  
Je n'ai pas vu venir cette lutte intestine.

Que veux-tu de l'enfance et de ses livres vains ?  
Dans la bibliothèque est assise la fée  
Qui change le poème en atroce trophée.  
Tu ne deviendras pas ce futur écrivain.

Le paillason reçoit les giclées de ton vin  
Car ta main tremble encore et ton âme bluffée  
Par tant de temps passé avec le coryphée  
Aux alentours en deuil personne ne convainc.

Fallait-il en ces temps consulter le devin  
Plutôt que ce pasteur émule de Morphée ?  
Dormir et en rêver avec une assoiffée  
N'a guère profité à ton esprit bovin.

En l'absence de père et de festin divin,  
Une étrange compagne à ta vie est greffée.

Titubant à l'orée avec ton chien fidèle,  
Tu rencontres la mort en personne et souvent.  
En fait chaque matin énervé par le vent  
Qui change la saison en douleur éternelle,

Tu visites le gouffre avec ton chien, sans elle.  
Tu l'as abandonnée à son sommeil navrant,  
Nue comme sa pensée au moment fulgurant  
Qu'elle n'a pas offert et qui clôt la querelle.

Inventant la glissade ou la chute irréaliste,  
Tu parles à ton chien comme si cet enfant  
Devenu ta douleur se marre triomphant.  
Nous n'irons plus au bois tenter la bagatelle.

Puis elle est sur le seuil et tu la trouves belle :  
Encore un jour en bouche avec son oliphant.

« Sois poète et tais-toi ! » disait-elle en riant.  
La bouteille en témoigne ainsi que la chambrette  
Au tapis maculé où la rose nuisette  
Offre encore ses plis au cadavre criant.

La mise en scène assoiffe un visiteur client.  
La voici qui se donne et devient indiscreète  
Au point d'en écarter l'une et l'autre gambette,  
Laissant la langue à son poète suppliant.

La fulgurance est telle et l'artiste impatient  
Que le voyeur en transe en parfait interprète  
Renouvelle en suivant sa docile requête.  
Poète je le suis et même négociant.

Je ne vois pas en ce roman d'inconvénient



À jouer pour la forme au discret proxénète.

Si la nuit le conseille et si le temps s'y prête,  
Allons voir si la rose affole la raison  
Et si la mémorable et verte pendaison  
Inspire à tes versets la finale requête.

Pas de mort sans plaisir héros de la gazette !  
À la Une du temps ils vous en parleront  
Comme fruit de l'amour et de son biberon.  
La gravure est ancienne et l'histoire incomplète.

Une angoisse cueillie encore à l'aveuglette !  
Sortir par la fenêtre et lever le soupçon  
Que le voisin partage avec son paillason,  
Voilà ce qu'il convient de soumettre à l'athlète

Du jeûne et de l'attente, amateur de fleurette  
Dont les glabres pubis outragent la boisson.

Folie du terroriste ou du vieux psychopathe,  
La grotte est habitée en tout temps et ici  
Par ce noir personnage aux contours imprécis.  
Pendant ce temps le chien hargneux donne la patte.

L'ivresse te cabosse et laisse ses stigmates  
En maintes pages lues et caressées aussi.  
Comment veux-tu que l'art te paraisse concis ?  
Au contraire le flot abîme tes « frégates ».

Ainsi l'homme de bien dénonce les picrates  
Et ses publicités par l'écran que voici  
Construisent le roman de l'homme à sa merci.

Mais tu n'es pas en lutte et l'écume des hâtes

Sur le même rivage étend ses automates,  
Filles et fils anciens d'un semblable récit.

## Chapitre XX

Quel homme qui n'a pas tué l'homme ou la femme  
Et pourquoi pas l'enfant conçu ou non par lui  
Ne finit pas en homme et triomphe d'ennui ?  
Traversant tes vieux prés selon l'ancien programme,

Tes herbes à l'effet d'un antique dictame  
Ont levé le rideau de l'éternelle nuit  
Qui hante nos chansons hier comme aujourd'hui.  
La tragédie n'est pas propice au calligramme.

Je tue toutes les nuits et le jour je rétame  
Dans la lumière ou sous la pluie, et je m'enfuis  
Aussi loin que je peux, déçu ou éconduit,  
Le couteau à la main, le tenant par la lame,

Prêt à le projeter au cœur de l'amalgame  
Dont je ne suis au fond que l'étrange produit.

Je connais ces déserts aux portes des cités  
Où tu vends la promesse à l'homme solitaire.  
Mais je ne suis pas seul et j'ai les pieds sur terre.  
De plus je suis l'auteur de tes complexités.

Je cherche les récits et l'authenticité  
De la chair et des os que le vieux cimetière  
S'emploie à conserver, sans prix ni commentaire,  
Mais avec le repos pour toute activité.

Que partager sinon cette immobilité ?  
Et je ne parle pas du silence à abstraire  
Tant le poème nu n'a rien d'alimentaire...  
Je perds mon temps ici comme ailleurs l'acuité,

Ce pouvoir que la mort seule m'a invité  
À seringuer en toi, ce dont tu n'es pas fière.

Voici que sur le tard, alors que l'existence  
Refermait sur mon nez ses portes de métal  
Et que le temps dehors, impatient et brutal,  
Remettait les fusions à certaine distance

De mon pauvre intérieur, l'annonce d'une enfance  
M'arrêta au chevet de ton lit vertical.  
Quelle promesse encore et dans quel hôpital ?  
La vie auprès de toi me laisse sans défense.

Je touchais cette chair mienne par négligence.  
Les yeux interrogeaient mon regard trop frontal  
Et la bouche formait un semblable mental,  
Du moins dans mon esprit surpris par l'exigence.

Je crois que pas un mot, ô troublante indigence,  
Ne célébra l'évènement congénital.

Rien n'est plus éprouvant que d'avoir à veiller,  
Malgré soi et contre elle, un enfant homoncule  
Doué de la parole, alors qu'en funambule  
On achève de vivre avec son oreiller

Sur le fil du sommeil et sans se chatouiller.

L'automne refermé effraie le noctambule  
Que l'hiver accapare en triste somnambule.  
Le voilà de nouveau soucieux de s'arsouiller

Dans l'espoir de dormir sans se déshabiller,  
De la rue à son lit, avalant la pilule  
Et retrouvant l'emploi du rêve sans scrupule.  
Mais dans la nuit nouvelle un enfant veut crier

À tel point qu'en urgence il faut en bousiller  
Le langage *in progress* sans autre préambule.

Qu'espérais-tu ce soir avant la nuit tombée  
Alors que cet enfant encore réveillé  
Bavait son aliment sur ton sale oreiller ?  
Dans un éclair je vis l'ombre du macchabée :

Assassin en visite et à la dérobée  
À peine recruté par le noir conseiller  
Qui me dicte des vers que je sais employer  
Pour que tu vois en moi ton meilleur sigisbée.

Ici cette semence est toujours prohibée  
Et la morale est sauve et payé le loyer  
Ainsi que l'attention de tout le poulailler.  
Et du chant marseillais tu es tout absorbée.

Du moins je l'imagine, ô mère Bethsabée...  
En attendant le roi, je cours m'encanailler !

Elles font des enfants pour nourrir la patrie,  
Espérant, je le crois, toujours leur épargner  
Le combat homicide et sachant s'indigner

Sans perdre la vertu qui a son égérie.

Devant le monument, offrant leur symétrie  
Au regard du soldat qui passe pour régner  
Sur l'esprit national, et voulant témoigner  
De la douleur du sein privé de sa furie,

Plus fermes que jamais, bravant l'intempérie,  
Elles ouvrent au vent leurs genoux résignés  
Pour recevoir du loup les futurs alignés  
Au travail, à la guerre et même en psychiatrie.

Passant occasionnel et mentor hors-série,  
Saluez mon drapeau si jamais vous oignez.

« Le moment est choisi pour trouver du travail  
Et donner à ces gens l'aliment qui éduque  
Et l'art qui les nourrit, mais sans que je m'ensuque !  
Maints poètes tout bas connaissent l'attirail

Qui fait que l'ouvrier peut parapher un bail  
Sans avoir à payer l'instrument qui l'énuque.  
J'ai l'expérience aussi et pas la moins caduque !  
On ne me prendra pas figulant le détail...

Je ne suis pas non plus le bœuf de ce bétail !  
Il n'est pas né celui dont je serai l'eunuque.  
Si le travail m'agrée et si l'art du trouduque  
Ne m'éloigne pas trop de mon noble bercail,

Je veux être payé sous l'œil qui le reluque  
Et redresser le poil en bombant le poitrail ! »

Je tenais ce discours à des amis crevés  
D'avoir longtemps trimé pour que la poésie  
Continue de nourrir le sens de l'hérésie  
Sans que l'homme au travail en mange les pavés.

Je montrai la photo et les travaux rêvés  
Par la marâtre en proie à cette frénésie  
Qui n'était pas le seul fruit de ma fantaisie.  
Ces travaux cependant me semblaient achevés

« ... Alors que mon bouquin, comme vous le savez,  
Connaît depuis longtemps cette paralysie  
Qui ressemble à la mort ou en est le sosie.  
Aux sources du malheur nous voilà abreuvés.

La nuit connaît sa fin, auteurs qui écrivez  
Sans avoir les moyens de votre anesthésie. »

L'esprit préfère alors se jeter sous un train,  
Mais le corps a des fins en somme plus subtiles.  
Le printemps enhardit la fonction érectile.  
On surprend le poète aimant avec entrain.

Et la rime n'a plus de secret qui astreint  
Son homme à la cheville et le sens au tactile.  
L'enfant est bienvenu si l'hiver n'est hostile  
Au retour en fanfare et en alexandrin.

L'été devient attente et le pied plus marin  
Dans l'écume du bord avec ou sans textile  
Si le soleil au rendez-vous de tous les styles  
Inonde la fenêtre, à toute heure utérin.

Chaque année est un songe entier et souverain :

En ce sens le sommeil n'est pas si inutile.

La voie ferrée de loin en loin portait la trace  
De la mort épousée ou du triste accident.  
Les cheveux, les tissus et les fragments de dent  
Jonchaient le noir métal et le gravier tenace.

Le printemps rhabillait forêts et populace.  
L'animal secouait son pelage prudent  
Et le vol des oiseaux me parut confident.  
Je n'avais pas la tête à briser la surface

De ces miroirs tentants à la raison tenace.  
La vitre reflétait des os et hasardant  
D'autres regards dans les rougeurs de l'occident,  
Je me vis me voyant, tranquille et perspicace,

Attendant que la nuit m'enfourne avec ma race  
Et ses œuvres, son plan et ses pauvres perdants.

Que dire à cet enfant pour lui donner la foi ?  
N'en faut-il pas assez pour tenter l'aventure ?  
Ou quelle lâcheté au fond nous dénature ?  
Nous ne sommes pas faits pour donner de la voix !

Ah ! Quel concert studieux ! Quel opéra sournois  
Et pauvre en personnage anime la biture !  
Le palais à la fin défie l'Architecture.  
Quel tombeau recouvert de graffitis en croix !

Mais singer le bonheur ou la douleur parfois  
Donne à l'humaine forme un esprit, immature  
Peut-être, et quelquefois de la littérature...



Mon enfant, le sais-tu ? ton père encore y croit.

Que croiras-tu toi-même, ô futur sans-emploi,  
Quand le moment sera venu de la censure ?

Tu apprendras peut-être à écraser ton frère  
Par le nombre inquiétant des pages du bouquin  
Que les ans, la patience, ô le pauvre péquin !  
Ont rassemblées ici à même la poussière.

Mais ne le plains-tu pas trop vite au lieu de taire  
Ton orgueil ivoirien, ô maudit Arlequin... ?  
Il ne te lira pas, trop sensible au sequin  
Et franc à la besogne exigée sur sa terre.

Ton enfant est le sien, soldat ou prolétaire,  
Et ta femme a l'œil sur la maison du coquin.  
La vie fera de toi un con ou un requin.  
Il y a de la place, ici, pour l'adultère.

Ô mon fils, ô ma fille, ô trop profond cratère !  
Je ne rentrerai pas, ce soir, ô mannequin !

« Pantin ! Et non bouffon ! Ah ! Sinistre fantoche !  
Ta demeure en est pleine à peu de choses près.  
De quoi ? Mais de marmots et sans le faire exprès !  
Et te voilà camé par le vin de l'embauche...

Sur la route en auto reposant ta bidoche  
Comme ton père fit entre quatre cyprès  
Tu repenses comment tu as signé le prêt...  
Emprunter à celui qui possède la pioche

C'est en tenir le manche et produire du mioche.  
Voilà à quoi ça sert de baiser à peu près !  
C'est bon sur le moment mais sans compter qu'après  
La morale et l'honneur te fendent la caboche !

Le travail et le sexe à quoi l'homme s'accroche  
C'est la faute à la femme et pas à nos excès ! »

Ceci dit à deux poings martelant le comptoir.  
Ce type avait raison mais par noble principe  
Je lui ai donné tort et j'ai cassé sa pipe  
Par hasard ou malchance en ce sacré foutoir !

On est resté tout coi comme après l'abattoir  
Des grandes guerres qui font qu'on y participe  
Sans poser la question du sang et de la tripe.  
Mais à qui la poser sans médaille en sautoir ?

Déjà on s'assemblait sur l'infâme trottoir  
Et par le téléphone on surveillait le type  
Qui hésitait encore entre un joyeux œdipe  
Et un adoubement dans sa cité dortoir.

Le poète des fois finit au dépotoir,  
Ce qui n'empêche pas d'en fêter l'archétype.

Je suis rentré chez moi pour le dire à ma femme.  
Et j'ai montré le sang que j'avais sur les mains.  
Ça promettait vraiment de tristes lendemains  
Et elle le disait en toisant l'amalgame.

J'avais usé du bord du comptoir, pas de lame !  
Ceux qui me commentaient avaient l'air inhumain,

Mais c'était l'impression que j'avais et non point  
Ce qu'il fallait en dire en proie au mélodrame

Qui se jouait dehors et pas comme on acclame  
Le héros ou sauveur qui tombe mort à point.  
La haine de l'humain qui dresse ses deux poings  
Aux Assises finit en mauvaise réclame

Pour la peine de mort et son effet infâme  
Sur l'esprit des enfants que pourtant je rejoins.

## Chapitre XXI

Comme l'hiver est proche et ses moissons faucheuses  
De bonnes intentions, de fuites en avant... !  
Reste que le printemps sera dorénavant  
Le seul rêve possible, ô voisines prêteuses !

Plus question de chercher les ors de la joueuse  
Dans quelque feuilleton qui passe pour roman.  
Le poème s'impose et ses joies du moment  
Pour ponctuer le mal qu'on se fait, ô jouisseuse !

Les dés, toujours les dés ! Vers cette bételgeuse  
Qui brillera longtemps après l'atermoïement  
Accordé au chanceux qui n'est plus un enfant...  
La moisson de l'été n'a pas été juteuse.

À ma place chantez et « soyez amoureuses ! »  
Dans le lit ou ailleurs, qui le veut s'en défend.

Qui n'a pas tué l'homme, ou rêvé de le faire,  
N'a pas vécu assez pour sa trace laisser  
Dans la chair de la femme évoquée pour aimer.  
Voilà qui me complique, avant même d'abstraire,

Le travail entrepris à l'âge où l'adultère  
N'est plus une hypothèse... Une fois accepté  
La loi du jugement que leur humanité  
Impose sans appel au noyé du cratère,

Privé de ce nectar, muet mais sans colère,  
Il rejoint le troupeau amer des emmurés  
Et s'exprime avec art en couplets censurés  
Par le silence même et par la circulaire

Géométrie des lieux où cette jugulaire  
Sous la pulpe du doigt bat les jours mesurés.

Lame de porcelaine au fil trop émoussé,  
J'ai brisé ton assiette et dormi avec toi  
Tant d'années sous le drap, insoumis mais matois  
Comme il convient de l'être en cet endroit pensé

Pour son homme écraser sous le poids du passé.  
J'en ai fait le roman, incapable à la fois  
D'en dire le poème émergeant quelquefois  
Ni de plaindre le sort du triste trépassé.

Mais qu'est ce que j'attends pour enfin me lasser  
De cette attente morne au pied d'une autre croix ?  
Je visite ma chair au nom de quel effroi  
Si la vie et la mort ne font qu'un, insensé !

Voyons si le sommeil ne m'aurait pas blessé...  
Je connais bien ce personnage au sang si froid...

O le pauvre amoureux des pays chimériques!  
Faut-il le mettre aux fers, le jeter à la mer,  
Ce matelot ivrogne, inventeur d'Amérique  
Dont le mirage rend le gouffre plus amer?

C'est ici, mon épouse, entre ces quatre murs  
Que se joue, ô mon sang, la suite d'une enfance  
Dont je me souviens mal, à part quelque apparence

Aux contours vaguement attachés aux impurs

Bibelots ou jouets que le grenier futur  
Expose encore aujourd'hui non sans cohérence.  
Plus haut ne monte pas l'infirmes qui s'avance  
Plus bas dans les brouillards du boulevard obscur

Où se rejoue encore et encore le dur  
Aveu de l'homme en proie aux nuits de l'existence.  
Certes je ne suis pas aussi noir que tu penses...  
Je vois la trame à travers toi ô linceul sur

Le passé compliqué de ta cuisse au fémur  
Destiné à la casse avec obéissance.

Tu ne reverras plus le monde tel qu'il est.  
Tes anges porteront la nouvelle à ton frère  
Chaque fois que l'année, en sûre batelière,  
Conclura ton futur tel qu'il s'en est allé.

Par quel magique écrit, sans rien accumuler,  
Peux-tu encore aimer comme on aime se plaire ?  
Ici l'usure a un effet trop circulaire  
Pour que l'angle adopté puisse la simuler.

Et tu fermes les yeux pour ne pas en parler.  
Ton nom déshérité n'est plus dans l'annuaire.  
Un être te ressemble et tu veux en parfaire  
Au moins le personnage à défaut de sa clé.

Le monde est devenu étrange ou dépeuplé  
Selon la volonté de cet autre adversaire.

Trouver la métaphore ou la correspondance  
À l'intérieur de cet hexaèdre conçu  
Pour l'attente, et agir plus souvent à l'insu  
Qu'à l'instar ; te priver de toute confiance

Que l'interprétation menace d'évidence ;  
Écrire dans le mur troué, non pas dessus ;  
Y trouver les récits têtus et tous issus  
Des sagaces piliers de cette résidence

Un peu particulière (avoue que c'est tendance)  
Et ne rien composer en dehors des tissus  
Que les jours et les nuits, par jugement reçus,  
Ordonnent au soleil en sa coïncidence

Avec le temps ; nourrir ; mais par quelle imprudence  
Cet hôte devient-il charnu et fort ossu ?

« Il n'y a pas de fin parce que c'est fermé ! »  
Me gueula dans l'oreille un complice à perpète.  
Par cet alexandrin il s'imposait poète,  
Mais poète sans vers qui ne fût pas formé

Selon le cercle en cours à nos pas imprimé.  
La rime se faisait aussi rare que bête.  
Observant les procès de notre cigarette  
Nous vîmes à quel point le silence est rythmé

À la mesure de l'angoisse ; « Ô mon seul aimé,  
Si tu savais combien, jusqu'à ce qu'on m'arrête,  
J'ai trouvé de récits, cherchant à l'aveuglette  
Dans l'automne et l'hiver ce que le printemps met

À l'encan de l'été ! » Heureux ces guillemets

Qui donnent la parole à mes strictes branlettes.

Faut-il comme Charlot refuser du vulgaire  
Le jugement inculte et chercher un ailleurs  
Que le bourgeois occupe avec ses employeurs ?  
Si la question se pose, alors c'est en grégaire

Qu'on s'attelle à la tâche, inquiétant caudataire  
Qui nourrit de son art ses propres fossoyeurs.  
Comment ne pas songer à tuer les bailleurs  
En connivence avec d'autres commanditaires ?

La trahison s'impose à ce célibataire...  
S'il ne tue pas il meurt comme les rimailleurs,  
Privé de sa substance et sujet des railleurs  
Qui conseillent plutôt l'attente grabataire.

Le suicide n'est pas déclaration de guerre,  
Mais c'est un singulier retour aux envoyeurs.

Pourtant il ne tue pas et demeure ici même.  
Il affine son art au fil de leurs couteaux.  
Il détourne les yeux des infâmes poteaux  
Que son cadavre emploie à d'autres anathèmes.

Le voici inventant les précieux théorèmes  
Que l'Université applaudit aussitôt.  
Sur ses murs il suspend ces tristes ex-voto.  
Ah ! comme l'existence est chouette quand on s'aime !

Voici la cohérence et son frère Poème !  
C'est une religion avec ses aristos  
Ou je n'ai rien compris aux péchés capitaux !



Pourtant il ne tue pas et reçoit le Baptême...

Et le voilà tranquille un soir de chrysanthème :  
Les ors du crépuscule éclairent l'écriteau.

Ah ! s'il faut en finir en joyeux mirliton,  
Que le nom disparaisse au profit de la fête !  
Que les accouplements de ce triste poète  
Avec les joies du temps nourrisse le maton !

Dans la publicité des écrans avorton !  
Laissons faire en chantant la majorité bête !  
Au pied des monuments que la joie nous arrête :  
Soyons les amoureux gigolos et gitons !

... Tout cela est bien beau, mais *quid* de ce bâton  
Qui de taille ou d'estoc explique la courbette ?  
Se faire ainsi fêter sans tambour ni trompette  
Finit par fatiguer le jovial marmiton...

La cuisine a du bon, comme dit le dicton,  
Mais trop n'est-ce pas trop et ça vaut-il tripette ?

Le conseil du poète a bien de l'expérience !  
Si on n'en revient pas, de ce possible champ,  
Comment ça se termine et pourquoi s'affichant  
Avec l'honneur des uns et des autres la science ?

Une fois mort, ma foi, ce n'est pas la conscience  
Qui conseille l'effort mais quelque pieux marchand  
Aux genoux saturés de ses propres plain-chants.  
On n'en mesure pas la moniale efficience.

Plus haut l'échine ploie et dit son impatience.  
L'autel en république épure les couchants  
Au profit du réveil qui toise les méchants  
Pour faire de l'exemple une sainte omniscience.

Les mains en porte-voix et frisant l'inconscience,  
Le poète connaît la pointe et le tranchant.

Mais en guise d'épée, entre ces murs épais,  
Le taulard de la rime et de ses libertés  
Fusionne avec les mots et leurs noires clartés.  
Tapoter le crépi d'un doigt qui veut palper

Cet intérieur caché et même se tromper  
Au moment d'en finir avec les amitiés  
Que le désir inflige à ses déshérités,  
Voilà comment l'esprit au moment de flipper

Cherche à donner un sens au coup de dés pipés.  
... De ce voyage en mer vous étiez les soutiers.  
Jamais le nez au vent et crevant de guetter  
Le moindre changement de ces divers aspects

De la Réalité. Comment, ami, trouver la paix  
Dans ce concert de vols et de propriété ?

« Trouver la paix ? Mais quoi ? Et pourquoi pas, compère,  
Le luxe d'un hôtel où couchent les putains ?  
J'en connais de plus sains et même cabotins  
À l'heure d'en finir avec la joie précaire !

Je te parle de calme et je te désespère ?  
Regarde-moi vieillir comme tous les matins

Que notre dieu commun embrase puis éteint.  
Je n'ai plus d'âge, mec ! Je suis le reliquaire

Et tu es pèlerin. La prison est impaire  
Mais pour jouer à deux, à part le baratin,  
Je ne vois pas comment si l'autre a du festin  
Une idée en rapport avec cette moukère

Qui te hante, frangin ! Me voici à l'équerre  
De ta géométrie anale, ma catin !

Quel voyage, mon vieux ! Ah ! Quelle allégorie  
Que cette mer en barque avec son horizon,  
Benthique profondeur où l'on perd la raison  
Sans espoir de retour hormis une avarie.

Voilà le sens caché de notre asymétrie !  
Le bien commun supporte la comparaison  
Avec le mieux écrit au sein de la maison !  
D'enfant nous n'aurons point, tant pis pour la patrie !

Mais quel plaisir enfin, quelle belle industrie  
Que ce pur simulacre et en toutes saisons !  
Jamais on n'assista à pareilles liaisons  
Parmi ces renégats que Justice expatrie.

Inaugurons ici la fantasmagorie  
Sans croire pour autant à une guérison... »

## Chapitre XXII

La mort ! La mort ! Sans dieu, c'est bien le seul sujet !  
Enfermé, en voyage ou ailleurs dans la ville  
Ou par ces chemins que le promeneur tranquille  
Arpente pour rentrer ou même sans objet,

Il avance et ne peut s'arrêter pour changer  
Ne serait-ce qu'un point, une folle brouille  
Que l'expansion recèle et peut-être éparpille.  
Il s'accroche à son heure, esquive le danger,

Épouse sa pareille et croit s'y mélanger  
Alors qu'il en repeuple, ô fatal ustensile,  
L'idée même creusée en sa biblique argile.  
S'agit-il en ceci de ne pas déranger

L'ordre depuis longtemps propre à interroger  
Seulement pour survivre en son noir domicile ?

L'homme jugé par l'homme, ici dans la muraille.  
Il envoie sa fumée à son piètre plafond  
Où elle se dissipe ou plutôt se confond  
Avec d'autres essais que son esprit travaille

Pour ne pas s'ennuyer, inutile semaille  
Qu'aucun été prochain, déserté du bouffon  
Qui sommeille depuis, ne brûlera au fond.  
Léonard y veillait au sein de la bataille.

Il alimente ainsi la probable pagaille  
Qui préside à son sens et ivre se morfond  
De ne plus disposer au moins d'un carafon  
Où le soleil se plaît en myriades d'écailles

Toutes plus disposées à jeter à la baille  
Une ancre moins sommaire et d'intenses typhons.

Océans des plafonds, le dos dans la paille,  
Vous emportez la nuit au large de mon port  
D'attache... Ô sommeil réveillé en plein effort  
Pour renaître à la vie et y trouver sa place !

Paralysie des reins au milieu des sargasses  
Que l'étrave s'invente en route de l'export...  
Tu souriais dans les embruns sans passeport.  
L'horizon se peuplait d'improbables barcasses.

Quel style et quel savoir ! Quelle savante audace  
Jamais au bout de cette nuit, l'œil au sabord  
Que le mur te propose. Une fente d'abord  
Sans perspective puis prometteuse d'espace

Et le récit commence avec un nom tenace,  
Un nom de personnage évadé de ton corps.

Je le vis ! Comme si je ne te voyais plus.  
Lui libre de sortir et d'entrer à toute heure  
De ces jours et ces nuits dans la triste demeure  
Que l'homme me destine, oubli de soi inclus.

Je m'attendais toujours à retrouver le flux

Du texte commencé dans la vie antérieure  
À ce merdier censé, avant que je m'écœure,  
Me rapprocher de l'homme et de son cœur occlus.

Mais il ne parlait pas des styles superflus  
Que la prison conseille au minus qui en meure.  
Sa voix d'acteur fameux se voulait supérieure :  
L'éternité devient le rêve du reclus.

Et le voilà à l'œuvre, ô graphes résolus,  
Du générique et d'un titre en forme de leurre.

Sans la passion l'histoire ainsi conçue au fond  
D'un trou demeurerait à jamais incomplète.  
Le personnage naît et meurt comme poète  
Et ce qu'il a vécu réjouira le bouffon

Qui lève la toile et applaudit comme font  
Ceux qui n'ont pas compris que s'achève la fête ;  
Il referme la porte après que son esthète  
Le remercie d'avoir ménagé le chiffon

Qui lui sert de mouchoir et de fin colophon.  
La douleur s'est donnée en attraction concrète  
À ceux que la question du grand voyage inquiète.  
L'auteur n'a pas conclu mais nous philosophons

Avec les moyens de la foi et des profonds  
Récits que conserve l'instinct... à l'aveuglette.

« On a beau faire, Orphée, on est toujours l'idiot  
De la famille ; et les feux de la rampe éclairent  
Plutôt l'orchestre que l'acteur ; alimentaires

Sont les grincements de ces trop nombreux folios.

Et s'ils ne le sont pas, ouvrages de bestiaux,  
La prose y gagne au moins un devis forfaitaire.  
On multiplie un rôle pour ne pas se taire  
Et les vers bancals deviennent plus commerciaux

Que la chanson enfant avec ses matériaux  
Depuis longtemps faits pour amuser le parterre.  
On est bien bête de donner l'excédentaire  
Aux moins innocents qui se fichent des rabiots.

Pas étonnant alors que les immémoriaux  
Nourrissent par-dessous les fleurs du cimetière. »

Traverser la fenêtre aux carreaux endormis  
Suppose que la vitre est assez transparente  
Pour éviter le bris que pourtant on fomenté,  
Mais sans aller jusqu'à décevoir les amis.

Depuis longtemps ici nous nous sommes soumis  
À l'aspect immédiat des choses qu'on commente  
Avec les mêmes mots et une sage entente.  
Vous verrez que demain même nos ennemis

Colleront sur la vitre un nez, comme promis,  
Exercé aux effets de l'action permanente.  
C'est que le personnage est fier qu'on le fréquente  
Avec pour le spectacle un valable permis.

Espérons, ô ajour, que nous n'avons omis  
Rien qui nous en éloigne et nous prive d'attente.

Croire et ne plus y croire et sombrer dans l'obscur  
Attente du poème et de son inquiétant  
Personnage étranger aux séquelles du temps.  
Comment ne pas songer à boucler l'aventure ?

Le mot effleure encore et soumet la censure  
Au silence têtue, impayable habitant  
Du même vase clos ; poète débutant  
Toujours, dans la peau de sa propre créature.

Que faire de demain, ici, si rien ne dure  
Autant que la douleur qui ne dure pourtant  
Pas plus longtemps que ça : le piètre récitant  
Qu'on n'entend plus le dire et qui s'y dénature ?

Non, ce n'est pas le doute et sa morte écriture :  
L'imperfection du vide est un beau contretemps.

Ce que l'un doit à l'autre : approche des travaux  
Que l'ensemble réclame à hauts cris de psychose.  
Sortons un peu là-bas, peut-être virtuose  
Du luxe qui consiste en séjours estivaux.

Loin des hivers là-bas, dans des hôtels nouveaux  
Aux touristes camés que la science propose  
Sous couvert de sagesse et de facile prose.  
Un été que la mer, agitée de rivaux

Aux nageoires d'acier, rive dans les cerveaux,  
Surfaces de papier dont quelque dieu dispose  
Pour en alimenter le risque de surdose.  
Malade je geignais sous les yeux des prévôts.

Ô plage interminable où comme des caveaux



Les coquillages morts figuraient cette glose.

Chez les autres pourtant habiter en ermite,  
N'en sortant que la nuit quand le logis est clos  
Ou quand l'hôte est mouton de ses divers boulots.  
La rue est un hiver infernal et sans suite.

Quel frère ou quelle sœur cette cité abrite  
À l'abri des bourgeois et de leur populo ?  
Rien à faire j'agis dans un crade solo  
Dont le vague refrain n'inspire que la fuite.

Là-bas c'était l'été, rêveur et sodomite  
Arpentant les chemins qui mènent au pueblo  
Où l'attente produit des vers plutôt « philo ».  
Rien n'est plus beau que l'heure atroce et sans limite.

Le retour au logis est une œuvre fortuite :  
Ce parasite en soi s'y conduit en salaud.

## Chapitre XXIII

Revoir l'enfant tombé du lit que par tutelle  
On s'est enorgueilli de fréquenter la nuit,  
Voilà comment l'été s'achève dans l'ennui,  
Terrible sentiment après la bagatelle.

De qui tiens-tu ce front que la beauté constelle ?  
De qui donc cette hâte et tout ce qui s'ensuit ?  
Je crois me reconnaître et elle me poursuit  
Au creux même des lits où mon humeur pantelle.

Mais quel sens te donner ? Rencontre accidentelle ?  
Ou bien tu me cherchais comme je te construis...  
Hanté, je reconnais toujours les mêmes fruits  
D'un amour « taciturne » où la femme est mortelle :

Me voici parmi eux, constante clientèle  
Dont mon poème a l'art de parfaire les bruits.

Retrouver son enfant après un « long voyage »,  
Après le tour de force et les rats du cachot  
Où pauvres et rupins nourrissent le facho  
Qui agit à leur place avec *arme* et *bagage*

Sous les arcs de triomphe et les lieux du dressage  
National, et revoir son enfance mélo  
Servie au pet-de-loup solennel ou salaud,  
Autant s'en retourner et encore : à la nage !

Qu'avez-vous fait de moi, parangons du chômage ?  
Sur la plage où le chien reconnaît *non troppo*  
Ce que je fus alors, l'enfant joue du pipeau  
Pour faire dinguer la fillette au patronage.

Je ne suis plus moi-même ou bien je n'ai plus l'âge  
De tout recommencer, eunuque du troupeau.

Loin des tombeaux et des tripots, fils de moi-même,  
Me voilà de retour : la plage est dépeuplée.  
Pas de traces de pas, cicatrice ni plaie.  
À la fin on est seul et c'est ici qu'on s'aime.

Qu'ai-je fait de ce *moi* dont je connais l'extrême  
Bien ? Fils de qui je fus, encore une goulée  
De ce vin assassin qui retrouve d'emblée  
Le vertige et la gloire et l'art de la bohème.

Tu ne « ululeras » plus avec ton poème.  
Le soleil descendu sur la mer contemplée  
Du point de vue obscur de ton fier mausolée  
T'interdit le sommeil, ultime stratagème

Du sort commun à tous. Quel est donc ce système  
Dont tu empruntes nu la misérable allée... ?

Qu'y a-t-il de commun entre nous deux, terrien ?  
À part la mort toujours et la nation en guerre,  
Qui triomphe de toi, de ta geste vulgaire  
Et de ton héros mort en piteux galérien ?

— Mais qui se terre sinon moi, pâle historien

Aux probables fictions ? Qui plus que moi grégaire  
Et enclin à fausser par la pratique impaire  
Le sens hypothétique et mineur de ce rien

Qui nous sépare ? Et ce comma épicurien  
Fait de toi une femme et de moi l'adversaire  
De toute idée d'enfant qui ne soit pas larvaire.  
*Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, vaurien !*

Ma chrysalide attend dans le lit vénérien  
Où ton utilité est purement vulvaire.

Ma chérie, il faut inventer de nouveaux mythes.  
Déconnecter l'esprit des réflexes anciens  
Qui conditionnent l'art et ses jeux physiciens.  
Que plus rien ne ressemble à ces jouets tacites !

Certes le personnage est la séquelle écrite  
Du récit rejoué chaque fois que « ça vient ! »  
D'avance nous savons de quoi il se souvient.  
Nous sommes prisonniers toujours du même rite.

Alors rien de nouveau à part quelque mérite  
Tenant à la chanson ou au rhétoricien.  
Ainsi le temps ravit même le béotien.  
Chacun y va de sa mesure favorite.

À deux, à trois, à quatre, on est bien hypocrite  
D'agir en solo mais toujours avec les siens.

Laisser à la nation ou même au monde entier  
L'héritage conçu au cours d'une existence  
Passée à croire aux dieux censés être de France,

Voilà de quoi penser avant que vous votiez !

Que ce legs en fiction, en poème, en métier  
Se donne à qui en veut en son adolescence  
Et plus tard en pensant à la mort qui s'avance  
Selon la loi et l'art instaurant l'héritier,

Voilà de quoi douter du savant goguettier  
Qu'on impose à la science et à ce qu'on en pense !  
Certes la société est un principe intense,  
Limite avec la mort du pénible sentier

Que nous empruntons à Dieu sait qui ! Le quartier  
Est plutôt malfamé, royaume d'une enfance.

Celui qui veut trouver du sens n'est pas chasseur.  
Cette proie en vadrouille est un enjeu facile.  
On la trouvera même quelquefois utile.  
Qui sait ce qui ravit cette éternelle sœur

Que je suis... ? Regardez-le chercher, connaisseur  
De soi-même et de l'autre, opiniâtre et tranquille.  
Sans cette solitude il devient infantile  
Et le poème perd en sens et en douceur,

Cette douceur de transe infime et sans noirceur  
Qui ne tuera personne en ce noir domicile  
Que la nuit habite elle aussi. Cet imbécile  
Croit. Il n'a jamais rien vu du fatal farceur

Que je suis. Il tire dans le tas, en penseur,  
Alors que je suis l'être et la mort de tout style.

Enfin seul, dira-t-il, dans un lit enfermé,  
Celui d'une rivière ou celui de son hôte.  
Je ne me souviens plus s'il parle ou s'il chuchote.  
C'était je crois la veille où il fut inhumé.

J'étais seul moi aussi, le nez dans quelque met  
Qu'une femme en chemise, excessive et idiote,  
Proposait à la mort — la dernière anecdote.  
Je n'étais pas, je crois, un aussi fin gourmet.

Mais je n'écoutais plus. Et elle se soumet  
À la froide exigence, allons, d'une capote.  
C'est la veille du jour où le témoin papote  
Avec d'autres curieux de savoir qui on met

Dans ce trou. Retournons, si le temps le permet,  
Dormir sous le noyer où la rive clapote.

Dormir sous le noyer ! C'est la mort assurée !  
Qui n'a pas un cousin mort dans l'après-midi  
Sous ce noyer fictif où las il s'étendit,  
Avant d'autres travaux, « dans les bras de Morphée ».

Mais la Mort elle aussi a sa bizarre idée  
Du sommeil des cousins lointains « comme l'on dit ».  
Voilà c'est un moment esthète et refroidi  
Avec le vent d'automne et l'onde ennuagée

Qui annonce l'hiver. Coule, rivière aimée,  
Sous l'ombre du noyer. Le ciel s'est alourdi  
De haschich et de pluie. Et toi, cousin, hardi !  
Cours vite chez ta femme acheter la poignée

De terre. Ah ! comme elle a vécu, vieil hyménée !

— À la fenêtre te voyant mourir, pardi !

Comme l'attente est longue ! ou ce n'est pas l'attente,  
En tous cas pas l'attente admise dès l'entrée  
En matière ; longtemps depuis qu'elle est vautrée  
Dans ce lit, narcissique et toujours mécontente.

Naguère on pouvait croire à une belle entente  
Et savourer déjà les fruits à la vesprée  
Tandis que s'annonçait une belle journée ;  
Nous sommes en automne et le soir s'impatiente.

Rien n'est plus ennuyeux que cette sénescence  
Perspective ; et la nuit prépare sa fournée.  
Quels cristaux ! Et dehors, le diable est en apnée.  
Il craint la solitude et qu'on le désoriente

Au point qu'il s'en égare et se voit en atlante  
Du petit dieu admis à payer la tournée.

Sans profession de foi, à l'usine ou chez soi,  
Ou dans les lieux dédiés aux dévotes pratiques,  
Il dort sans le sommeil ni le rêve esthétiques.  
Hallucinant plutôt, on voit qu'il se déçoit.

Il n'y a pas de lieu où coucher ce faux roi  
Ni personne avec qui, rendez-vous féériques,  
Partager le royaume et ses passions lyriques.  
Il n'est pas loin d'aller prier les bras en croix.

D'ailleurs c'est comme ça qu'à la fin il se voit.  
Il n'en dit pas un mot et reprend ses chroniques  
Comme si rien n'était, par vertus alcooliques,

Aussi facile à dire ; au matin un envoi

En point d'orgue refait, derrière le convoi,  
Le chemin à l'envers, inspirant des répliques.

Ce n'est pas elle, ni l'amour, qu'il faut tuer  
Comme l'un tue le temps et l'autre la voisine.  
Ton poème jamais au cœur du magazine  
Ne lui dira ce que tu veux « perpétuer ».

Mais quel sexe pourtant ici substituer  
Au sien ? Hercule entre les bras de Mélusine  
N'avait d'autre projet que sa propre cuisine !  
Toi, tu t'en prends au Temps et tu veux le tuer !

Toi, tu prends la voisine et fais mieux que tuer  
L'amour. Mais toi, l'ami, sans passion ni usine  
Autre que ton bouquin, ton bouquin sans voisine  
Ni ennui à tuer, tu veux « perpétuer... »

Or elle est elle-même et tu ne peux tuer  
La lecture sans toi au fil du magazine.

Le bruit des mots jamais, même en prenant le temps,  
N'effleurera l'esprit qui chuchote avec elle.  
Jamais tu ne diras, de refonte en séquelle,  
Ce qu'elle veut entendre et que tu sous-entends.

Quel silence le jour ! Et la nuit supputant  
L'encan des rendez-vous, les pieds dans la « marelle »  
Du roman ; tout ça pour éviter la querelle  
Qui amoché l'enfant, ce possible habitant



Des lieux ; dehors, la nuit te conseille l'instant,  
La fraction, la limite, et tu la trouves belle.  
Or tu l'as inventée au fond d'une poubelle,  
La poésie en vers au mètre si constant !

Auprès de la fenêtre elle file pourtant...  
Parque qui ne sait rien de toi ni même d'elle.

Tu n'as pas ta place aux réunions, interprète  
Sans religion ; toi qui survis en palotin,  
Nourri de temps perdu et du soir au matin,  
En attendant le jour, soumis à la concrète

Influence du Nu. Les voilà à la fête  
Et pour longtemps encore. Et pour le baratin  
Qui vend la peau à l'ours, voici le cabotin  
Qui jouera à ta place une farce imparfaite

Mais qui parle ! Or, tu ne parles pas, tête à tête  
Quelquefois volcanique en marge du festin.  
Ta peau ne vaut pas cher, tu n'as pas de destin  
Dans les plénums standards. Rien pourtant ne t'arrête...

Au cimetière sous la croix — famille bête !  
Du trou creusé en rond tu es le clandestin.

## Chapitre XXIV

Il y a poète et poète : artiste ou non.  
Dans la ville où tu vis ta campagne impossible,  
Sur les trottoirs navrants ton dos leur sert de cible,  
Ô éternel blessé d'un mal qui a son nom.

Mais le poème n'est jamais une question  
De nom ; heureusement pour toi, c'est illisible  
Et beau ; la mort en chemin c'est intraduisible !  
Le spectacle est donné jusqu'à l'indigestion.

Tu n'aboliras pas les autres suggestions.  
Derrière le carreau de la vitrine horrible  
Qui donc se chargera de les passer au crible ?  
Tu ne connais pas ces coupables histrions...

En attendant, foin de tous les « septentrions » !  
Nous n'allons nulle part et tu es putrescible.

*9 décembre 2018*

(À Paris comme ailleurs, foin de consommateurs  
Sur la place publique où le cerveau s'engage  
À donner de la voix à défaut de suffrage ;  
D'un côté et de l'autre, abondance d'auteurs

Secouant leurs panneaux sous le nez taxateur  
Du larbin de l'État haut placé dans l'image  
De l'Écran ; Enyo ! On a touché au langage !

Le poète n'a pas le métier du buteur...

La cacozélie ne trouve plus d'éditeur.  
Et l'alexandrin, au rythme impair et sauvage,  
S'emploie à parfaire un art du décervelage  
Comme on n'en a pas connu depuis que l'acteur

Ne joue plus mais sert, et c'est bancal, amateur  
Et cruel ; ne sors pas, ce n'est plus de ton âge.)

« Une fois dans la mouise, ô gentil travailleur  
Du vers et du poème et d'un volume même,  
Que reste-t-il en sus ? Le vulgaire qui sème  
Ne récolte-t-il pas en joyeux laboureur ?

À l'œuvre des années, et pas même un acteur  
De cette comédie qu'on appelle système !  
À l'arrivée tu n'es pas même le deuxième.  
Pas même décroché le prix consolateur.

Tu mérites pourtant le titre de docteur...  
On devrait te trouver quelque part dans la crème  
Du dessus du panier... cette merde est extrême !  
Gratouille la guitare au trottoir collecteur

Des papiers cul de la nation ; sans cet auteur,  
On n'est pas moins heureux dans l'aimable achélème. »

Mon nouveau compagnon, rhétoricien dans l'âme,  
Habite le trottoir en mécène appliqué.  
Certes ce coin tranquille est joliment fliqué.  
On s'y tient avec art, dégrisé et sans femme.

Nous avons nous aussi de l'inconnu la flamme.  
Sans couronne adossée au mur revendiqué,  
Le monument attend que quelque syndiqué  
Nous propose la lutte et sa rouge oriflamme.

Nous ne connaissons pas rois ni princes ni dames.  
La nation en leader nous a mis au piquet,  
Le nez dans la rigole et l'esprit confisqué  
Par les seules visions de notre psychodrame

Embouteillé. Le pinard nous sert de dictame,  
Au moins dans les moments où il faut s'astiquer.

Tu t'éloignes de moi, je ne te rejoins pas.  
Mon Hélène le temps a passé, tu me manques  
Mais je suis sur la route avec des saltimbanques  
Et je ne m'ennuie pas même après les repas

Quand tout ce monde dort et que seul ici-bas  
Je compose ce chant comme on joue à la blanque.  
Mes compagnons, prudents, me prennent pour un branque :  
Mais ne le sais-tu pas, après tous ces ébats

Dont le moindre est un jeu autrement dit : combat  
Perdu d'avance mais, voici la bonne planque :  
J'y vois de quoi guigner le sabot de la banque,  
Résigné à donner un sens au célibat.

Certes nous n'avons pas ce genre de débat ;  
J'exerce ma mémoire au futur qui la flanque.

Nous ne fuyons pas mais, arpentant leurs espaces  
Pour jouer leur théâtre et en vivre joyeux,

Le temps nous est compté, trop rude et ennuyeux  
Chaque jour à la nuit qui tombe sur nos traces.

Tu n'en verras pas un, rêveur, qui se délasse  
Seul ou pas dans le lit, maudissant ses aïeux  
Pour au moins se donner, faute de justes lieux,  
Du cœur à l'œuvre en cours au prix d'une grimace

Qu'on prend pour du talent ; moi-même sur la place  
J'applaudis la réplique, en suis aussi curieux  
Que la claque qui veut maintenant des aveux :  
Qui suis-je et pourquoi moi dans ce rôle fugace ?

Nous allons sans conquête, au hasard de la passe :  
Nous avons des enfants, contents d'être avec eux.

Le temps n'est plus favorable aux aïeux, Hélène.  
Longtemps tu précédas mes pas sur les chemins  
Au sortir des châteaux et autres lendemains.  
Mais nous n'avons plus l'Art et puis la coupe est pleine.

Qui boira de ce vin sans souffrances crâniennes ?  
À en perdre l'ivresse et son cœur trop humain ?  
Entre deux âges tu es toujours le gamin  
Qui cherche dans le Temps tes belles tragédiennes.

Sans passé ni futur ni langage à la peine,  
La seconde est une horloge : impair tournemain  
Qui te vaudra toujours un labeur de Romain.  
Sur la scène tu as l'air d'un vieux capitaine.

Il est vrai que l'enfance est presque aussi lointaine  
Que celle des aïeux eux-mêmes benjamins.

Barcasse ou feux de la rampe au rideau tombé,  
Tu as les pieds sur terre et l'esprit aux abois.  
Chien des coulisses tu connais ce que tu bois.  
Le sang par le tapis en est tout absorbé !

Cadavre sans énigme au public exhibé.  
Aucune enquête en cours. Le journal est sans voix.  
L'inconnu t'as crevé le cœur comme autrefois  
Un jouet s'est perdu au sein de l'alphabet.

Comme le capitaine aime à sombrer flambé  
Dans quelque casino surplombant le détroit  
De ses rêves, tu reviens sur les lieux, sang froid  
Mais du mort seul ; c'est un public sans quolibet :

Car tu ne seras pas maudit, même au gibet  
Fantasmagorique, ô pauvre humain de surcroît !

Hélène et Artémise, Igitur, Musidor,  
J'ai joué à la femme et à l'homme, poète.  
Il m'est même arrivé de me rendre à la fête  
Donnée en d'autres lieux où le silence est d'or.

Personnage à l'égo qui sommeille ou s'endort  
Selon que le récit se joue ou se feuillète,  
J'ai voulu, inconstant, me croire l'interprète  
Le mieux placé au paradis du mirador

Commun. Ah ! pourquoi donc jouer au matador  
Alors que cette foule adore ses emplettes  
Et les palais de la cité dont les vedettes  
Ainsi font, font et font, menaçant le stentor

D'ablation. L'acteur n'est pas poète, ô butor ;  
Il a l'air du taureau mais pas la chansonnette.

Quel spectacle ! Quels feux je donnais au vulgaire !  
Et quel Triomphe aussi au cœur de la Cité !  
On me vit rarement hors la Félicité  
Que mes blancs compagnons chantaient comme à la guerre.

Certes ici ou là quelque pauvre adversaire  
Avançait dans le champ où par proximité  
J'entendais ma victoire et sa caducité :  
Mieux que Sarah enfin je fis le nécessaire.

Mais dans la grotte balsamique où je m'affaire  
L'apparence est maîtresse en domesticité ;  
Ce costume de scène au phallus excité  
Dit d'un auteur le texte et pour le satisfaire

J'ai vendu ma couronne au règne mammifère  
Et dénaturé l'art ancien d'explicit.

On ne me verra pas pratiquer l'alchimie.  
Verbe, douleur, ennui, extases du proscrit  
Parasite des cieux et fourrier de l'Écrit ;  
Personne ne m'a vu devant l'Académie

Mais j'y passe pourtant, vecteur d'une endémie  
Comme d'autres oiseaux errants et incompris.  
Le paillason est dur aux pieds des sans-abris  
Et le froid de l'hiver inspire l'anomie.

Chanson ni plus ni moins, sourde polysémie  
Des seuils censés nous mettre en ordre et à l'abri ;

Caressant chaudement les poils de mon labri,  
J'interroge le temps de mon Alcoolémie.

Aboie ! dit la leçon de mon anatomie.  
Jamais depuis longtemps je n'avais autant ri !

Mon chien est andalou et ma route incertaine.  
Sans canne je ne suis qu'un homme parmi eux.  
La nourriture manque et pourtant mes aïeux  
Inventèrent le prix de la terre lointaine.

Mais sans terre et sans yeux, même sans capitaine,  
Sans les rêves dorés d'un projet ambitieux,  
La route est une route et le temps sans adieux.  
Personne autant que moi ne boit à la fontaine

Que fait couler l'ouvrage, oblation et patène,  
Quand toutefois il est du goût des gens sérieux,  
Sentencieux, oublieux, laborieux, silencieux,  
Le sommeil agité par leur croquemitaine.

Moi, je n'ai peur de rien et ma voix est hautaine ;  
Je couche avec mon chien et visite les lieux.

À vingt ans c'eût été un malheur un peu rude...  
Je n'imagine pas un pareil compromis  
À l'âge où le poète est encore insoumis,  
Quand son esprit mesquin croît dans la solitude.

Il faut avoir vécu sans notable aptitude  
Pour comprendre à quel point parmi des abrutis  
Il est dur de construire ensemble les bâtis  
De la maison commune ; atroce l'inquiétude



Qui soutient l'existence et pire l'habitude  
Qui vieillit avec soi sans le moindre répit.  
On dirait que cet homme enfin s'est assoupi ;  
Il connaît la chanson et même l'attitude

Qui convient au sommeil ; une autre servitude,  
Sans grandeur ni futur, en conçoit l'incipit.

## Épilogue

Est-ce fini ? Déjà... Ah ! Comme le temps passe  
Plus vite que la mort ! Demain n'a pas le sens  
Qu'il avait autrefois. Jamais un seul suspens !  
Et tu écris encore, Toi ! Grand bien te fasse !

Personne ne le sait... ou si peu que l'espace  
Est à peine vivant, trop saturé d'encens.  
Ô toi qui en reviens comme d'un guet-apens,  
Ne te retourne pas et dans la carapace

De l'urne ou du cercueil fuis cette populace !  
Ici les morts en croix n'ont pas plus de non-sens  
Que tes vivants jugés toujours à leurs dépens.  
Le Juste ne l'est pas, même par contumace.

Vide donc le flacon du dernier face à face  
À même cette terre ouverte à contresens.

*Finis*



# *RAL, M*

Revue d'art et de littérature, musique

© février 2025 Patrick Cintas

publié dans les pages de la RALM  
*Revue d'Art et de Littérature, Musique*

[www.ral-m.com](http://www.ral-m.com)